M. CONSTANTIN-WEYER

LA VÉRENDRYE

DIDIER
TOULOUSE

Carte des nouvelles decouvertes dans l'Ouest du Canada

dressée dit on sur les memoires de mr de la Veranderie mais fort imparfaite a ce quil m'a dit.

donnee au depost par mr de la Galissoniere en 1750

10 20 30 40 50 100 150 200 250

Echelle de Lieües

Pais des Assiniboilles
Riviere aux Glaises
Lac des Prairies
Riviere de l'eau trouble
Village Sauvage
Peskoyak
Riviere du brochet
Rapide
R. Blanche
R. du fond du Lac
Lac Bourbon
Riviere des Assiniboilles
Hauteur des terres
Riviere du Bœuf
Lac des Cignes
L. ac Gouinipigue
Isles au Fer
Detroit de la tête du Bœuf
F. la Reine
F. Rouge
L. aux biches
F. Maurepas
Nation du Serpent
La belle Nation
Riviere des Mantanes qu'on croit etre le Missouri
Riviere Rouge
Christinaux
hauteur des terres
R. Maurepas
F. Anglois
Fonds de la Baye d'Hudson
Pointe du bois fort
F. St Charles
Lac aux Roseaux
L. des Bois
L. Mississore
Portage de la Savane
F. St Pierre
Lac Tekamamigoine
R. du Vermillon
Lac Rouge
hauteurs des terres
hauteur des terres
Portage
R. du fond du Lac
Branche du Mississipi
Mississipi
F. Gamanistigouya
Partie du Lac Superieur

PREFACE

Ingratitude !

Le nom de La Vérendrye est inconnu en France.

Est-ce étonnant ?

Certes, non ! puisque ses contemporains ont donné le signal de la méconnaissance et de l'oubli. Près d'un demi-siècle consacré au service du Roi. Dix blessures sur le champ de bataille. L'établissement de dix postes, dont cinq sont devenus des villes importantes. Le don fait à la France, qui ne sut pas en profiter, de la région la plus fertile du globe. Reconnaître le cours de l'Assiniboine, de la Saskatchewann, du Yellow Stone, du Petit Missouri. Visiter les premiers les Montagnes Rocheuses. Faire connaître le nom de la France à vingt tribus sauvages. Finir dans l'abandon l'oubli et la misère.

Mais, n'avoir pas un mot de regret !

Un héros ! père de quatre héros !

Un comté du Manitoba s'appelle La Vérendrye.

C'est justice. La Vérendrye, en élevant le

Fort Rouge, jetait les fondations de Winnipeg.

Nulle vie plus droite, plus active, plus modeste.

Par la grandeur des découvertes, La Vérendrye s'égale à Cavelier de la Salle. Peut-être le dépasse-t-il encore par le courage simple et sans mots avec lequel il accepta la cruauté du destin.

Guère d'actions d'éclat, au sens que l'on donne généralement à ce terme. Mais, cinquante ans, ou presque, d'acceptation quotidienne de la tâche, sans un murmure, sans une révolte. Cette grandeur s'intègre dans l'héroïsme le plus pur.

Et maintenant, comme il se doit, quand on touche à l'histoire, confessons nos sources et nos emprunts :

Le Journal du Sieur de la Vérendrye (*Archives de la Marine*).

La Correspondance *de Beauharnais et de Maurepas* (*Archives de la Marine*).

Journal du voyage fait par le Chevalier de la Vérendrye (*Archives de la Marine*).

On trouvera, d'ailleurs, tout cela dans Margry, tome VI (Découvertes et établissement des Français dans l'Amérique septentrionale).

J'ai fait de nombreux emprunts à l'ouvrage du grand historien américain Francis Parkman, A half-century of Conflict, *qui forme la sixième partie de son œuvre monumentale :* France and England in North America, *et à un petit livre précieux publié au Canada, bien qu'écrit par un excellent écrivain français :* La Vérendrye, *par Robert* RUMILLY *(Editions Albert Levesque, Montréal, 1932.*

Il n'est que juste que je confesse ma dette à l'égard de ces deux historiens.

Puisse ce petit livre enseigner à la jeunesse française le goût du devoir et le don de soi-même.

M. C.-W.

I

LE SANG FRANÇAIS EN AMERIQUE DU NORD

L'Amérique du Nord est une découverte française.

En 1402, un Cauchois, Jean de Béthencourt — dont les descendants habitent aujourd'hui Cuba — et un Poitevin, Gadifier de la Salle, unissent les restes de leur fortune pour explorer et coloniser les Iles Canaries. Premier jalon jeté par la France sur la route de l'Ouest. Ces îles furent d'abord gouvernées « selon la coustume de Normandie ». Malheureusement, les deux hardis pionniers s'adressèrent en vain à la France pour obtenir les secours qui leur étaient nécessaires pour continuer leur œuvre. Devant la carence de notre pays, le roi de Castille vint en aide aux deux Français. Aide chèrement payée. Par acte du 31 juin 1454, cette colonie passa à l'Espagne.

Il ne demeura là-bas, pour commémorer le souvenir français, que l'ossature ogivale de Santa-Maria-de-Betancuria, à Fortaventure.

Cependant, dès le règne de Charles V, une vive curiosité naissait en France pour une terre inconnue, située « *tout droit devant le couchant, outre le pays d'Irlande* ». On la nommait : *la Terre du Presbire Jean*. Et, s'il faut en croire la tradition, Jean Cousin, entraîné au large des Açores par des vents impétueux, aurait touché l'Amérique bien avant Christophe Colomb. Au surplus, nos marins basques connaissaient certainement Terre-Neuve, dès le XIe siècle, et, si l'on étudie l'ouvrage publié par La Popelinière en 1582, fréquentaient à cette époque les côtes sud-américaines. La Guerre de Cent Ans empêcha seule l'Amérique d'être colonisée par nos marins français. L'on sait que les rois de Portugal et d'Espagne, effrayés par l'audace de nos vaisseaux, obtinrent du pape Alexandre VI la fameuse bulle du 4 mai 1494, qui frappait d'excommunication tout navire étranger qui franchirait la ligne des Açores.

Sous François Ier, Jean Ango, admirable figure d'armateur dieppois, envoie Pierre Aubert créer un comptoir à Terre-Neuve. Ainsi s'ouvrent, à l'importation française, deux marchés nouveaux : celui de la Morue et celui de la Fourrure.

Le 24 juillet 1534, Jacques Cartier, nanti par le roi d'instructions précises, prend possession du Canada. A Shadacina, à l'étranglement du Saint-Laurent, là, où, trois siècles plus tard, Champlain fondera Québec, s'élève une croix avec l'inscription : *Franciscus Primus, Dei Gratia Francorum rex, regnat.* Hochelaga, où hiverna Cartier, où son équipage fut décimé par le scorbut, s'appelle aujourd'hui Montréal, la seconde ville *française* par le nombre de ses habitants.

Le 15 janvier 1541, Jean-François de la Roque, seigneur de Roberval, est nommé viceroy et lieutenant général du Canada, Hochelaga, Saguenay, Terre-Neuve, Belle-Isle, Labrador, La Grande-Baie et Braccialos. Braccialos est, aujourd'hui, Cap-Breton, au Canada.

Voici Champlain (1).

Benjamin Sulte, l'auteur de l'*Histoire des Canadiens français*, écrit :

« Deux cent quarante ans se sont écoulés
« et le nom de Champlain fait encore s'in-
« cliner nos têtes, des rivages de Gaspé aux
« montagnes de la Colombie anglaise, et des
« sources de l'Ottawa, jusqu'à la baie de
« New-York, partout, enfin, où la race cana-
« dienne s'est étendue. »

Héroïsme et sainteté, c'est Champlain.

(1) Voir, du même auteur, *Champlain*, librairie Plon.

Il faut parler de lui, même dans un ouvrage consacré à d'autres « découvreurs » du Canada. Il est « essentiel ». Il a créé une tradition. Champlain a souffert le froid, la faim, la fatigue. Il a endossé le harnais de guerre pour combattre les Iroquois. Il a été blessé. Il a erré à travers les bois, meurtri, fatigué — jamais lassé. Il a été trois fois abandonné par la Cour. Il a vu Québec, cette ville fondée par lui, tomber entre les mains de l'ennemi. Cependant, ni son front, ni ses épaules ne se sont courbés. Ses jarrets n'ont pas fléchi. Sa volonté est demeurée intacte. Son œuvre aussi.

Il a créé une tradition : avoir des rapports humains, justes et loyaux avec les peuples colonisés. Les Sauvages, ses alliés, l'ont adoré. Ses ennemis mêmes, les Iroquois, ont appris à le respecter et, aussi, le nom de la France. Grâce à son souvenir, plus tard, un Montmagny, un Frontenac pourront tenir en main les tribus les plus belliqueuses.

Que Champlain, presque seul et à peu près dénué de ressources, ait pu pousser d'Hochelaga jusqu'aux Grands Lacs, jusqu'au Lac Supérieur, cela nous paraît, à nous qui connaissons le pays, et son extraordinaire dureté, l'un des plus grands exploits accomplis par un homme. Remonter dans un canot d'écorce des eaux furieuses, se risquer à

franchir des lacs grands comme des mers, ouverts aux plus violentes tempêtes, le faire dans une région habitée par les sauvages les plus cruels, les plus rusés du monde, être harcelé par les moustiques et les maringouins l'été, subir, l'hiver, les cruelles morsures du froid, être seul, demeurer gai — ce qui est une marque d'héroïsme — et vaincre ! Champlain est surhumain.

Ceux qu'il appelle, pour pousser plus avant que lui, s'il est possible, sont des religieux.

Le 22 juillet 1623, les P.P. Le Caron et Viel, accompagnés du F. Sagard, le premier historien en date du Canada, partent à l'aventure, pour prêcher l'Evangile. « *Notre* « *lit* », écrit joyeusement Sagard, « *fut la* « *terre nue, dressé à l'enseigne de la lune,* « *avec une pierre pour mon chevet.* » Les missionnaires avaient « *bien quelques cou-* « *teaux, mais ils ne nous étaient aucunement* « *nécessaires pendant le repas, n'ayant pas* « *de pain à couper* ». Pour serviettes de toilette, des feuilles. « *La viande nous était si* « *rare que nous avons souvent passé des six* « *semaines et des deux mois entiers sans en* « *manger un seul morceau, sinon quelque* « *petite portion de chien, d'ours ou de* « *renard, qu'on nous donnait dans les* « *festins.* »

Caron et Sagard s'en revinrent de leur mission. Mais le P. Viel fut assassiné.

Missionnaires ? Certes. Mais, aussi, explorateurs.

Voici deux autres Jésuites qui partent pour la glorieuse et sainte aventure. Ecoutez le P. de Brébeuf : « *Ajoutez à ces difficultés* « *qu'il faut coucher sur la terre nue ou sur* « *quelque dure roche, faute de trouver dix* « *ou douze pieds de terre en carré pour pla-* « *cer une chétive cabane ; qu'il faut sentir* « *incessamment la puanteur des sauvages* « *recrus, marcher dans les eaux, dans les* « *fanges, dans l'obscurité et l'embarras des* « *forêts, où les piqûres d'une multitude infi-* « *nie de moustiques et de cousins nous* « *importunent fort.* »

Pour franchir une chute d'eau, ou passer d'un cours d'eau à un autre, il fallait « faire portage ».

« *Nous avons eu quelquefois* », écrit Brébeuf, « *quatre trajets semblables à faire par* « *jour, chargés au-dessus de nos forces, et* « *de telle sorte que nous n'en pouvions plus.* « *Mais Dieu nous faisait goûter alors les* « *consolations du Paradis.* »

Le P. Le Jeune écrit à ses supérieurs : « *Dieu se cache parfois, et alors le calice est* « *bien amer.* »

Le Père de Brébeuf, le Père Lallemand, le

Père de Noué sont martyrisés par les Indiens. Le P. Daniel engage ses catéchumènes à fuir, mais demeure face à ses bourreaux. « *Il se* « *refusa à suivre ses ouailles* », écrit l'historien américain Parkman, « *car il pouvait* « *y avoir encore quelque chance pour lui* « *d'arracher des âmes à la damnation.* « *L'heure était venue, pour laquelle il se* « *préparait depuis longtemps. Dès qu'il* « *aperçut les Iroquois, il s'avança à leur* « *rencontre. Ceux-ci, l'apercevant dans la* « *splendeur de ses habits sacerdotaux, le* « *visage radieux dans l'attente du martyre,* « *s'arrêtèrent interdits et le regardèrent,* « *d'abord, avec stupeur. Mais, se ressaisis-* « *sant, ils le criblèrent de flèches. L'un d'eux* « *lui tira un coup de fusil. La balle l'attei-* « *gnit au cœur. Il tomba, murmurant le nom* « *de Jésus.* »

Nous sommes loin d'épuiser la liste. Songez que ces apôtres furent aussi des explorateurs. Ils ouvrirent la route à la civilisation. Ils servaient la France, en même temps que le Ciel.

Un autre Jésuite, le P. Marquette, part pour évangéliser les Sioux. Il découvre, explore le Haut-Mississipi.

Cavelier de la Salle, enfin, après douze ans de misères, de fatigues, de luttes incessantes, relie les Grands Lacs au Golfe du Mexique et donne à la France l'immense empire de la

Louisiane ; puis, meurt assassiné par des employés révoltés.

Qui choisir entre tous ces grands découvreurs ?

Mais voici La Vérendrye et ses fils.

II

UNE FAMILLE CANADIENNE

Le 11 septembre 1709, au soir, sur le champ de bataille de Malplaquet, l'on ramassait le corps d'un jeune lieutenant, baignant dans le sang. Le blessé avait une balle dans la poitrine et six coups de sabre. Il guérit contre toute espérance et retourna au Canada, son pays natal. Ce beau soldat, qui avait l'âme chevillée au corps s'appelait Pierre Gaulthier de Varennes de la Vérendrye. Il devait, plus tard, avec ses fils, compléter l'œuvre de découverte de Cavelier de la Salle et achever de donner à la France l'immense domaine qui s'étend entre les Grands Lacs et les Montagnes Rocheuses, territoires aujourd'hui couverts de blés et de troupeaux, qui forment les trois plus fertiles provinces du Canada et quelques-uns des plus riches Etats de l'Amérique du Nord.

Le père de ce jeune héros, René Gaulthier,

était venu au Canada, en 1665, comme lieutenant au fameux régiment de Carignan. Là, il épousa Marie Boucher, fille de Pierre Boucher, seigneur de Boucherville et gouverneur de Trois-Rivières. Ce Pierre Boucher était, lui aussi, une manière de héros.

En 1663, deux ans avant l'arrivée de René Gaulthier au Canada, Pierre Boucher, avec quarante-six colons, parmi lesquels ses fils, avait défendu Trois-Rivières contre six cents Iroquois et avait fini par les repousser. Il fut choisi par ses compatriotes pour faire partie d'une délégation canadienne envoyée à Versailles et Louis XIV, informé de la conduite du seigneur de Boucherville, lui avait accordé une audience particulière et l'avait ensuite félicité devant toute la cour. Les Boucher de Boucherville ont laissé dans l'histoire du Canada un nom glorieux. Nombreux sont ceux de ses membres qui ont honoré leur pays et leur nom.

Marie Boucher, la seconde d'une famille de quinze enfants, n'était encore qu'une fillette, quand on la maria à Pierre Gaulthier. Elle avait alors douze ans, six mois et dix-huit jours.

A la mort de Pierre Boucher, René Gaulthier succéda à son beau-père comme gouverneur de Trois-Rivières. Il prit alors le nom de Gaulthier de Varennes, du nom

d'une terre qu'il avait. Mais les Gaulthier étaient nobles. La particule n'a jamais signifié la noblesse en France. Cette famille figure dans l'armorial avec le blason suivant : « *De gueules à la croix d'or* ».

La jeunesse si tendre de l'épousée ne l'empêcha point d'être tôt mère de famille. Elle donna à son époux dix enfants, dont Pierre, le blessé de Malplaquet, né le 17 novembre 1685, fut le septième.

Les Gaulthier étaient riches d'honneur, mais pauvres d'écus. La terre de Varennes n'était que de quarante acres — un peu moins de quinze hectares — et les appointements du gouverneur de Trois-Rivières n'étaient que de douze cents livres par an. De dot, point. Malgré quoi, à force d'économie et d'entendement, Gaulthier de Varennes réussit à faire figure honorable comme gouverneur et à élever ses enfants.

Malheureusement, le gouverneur mourut jeune, en 1689. Pierre n'avait alors que quatre ans. Mme de Varennes dut peiner pour élever ses enfants sur la petite terre qui était sa seule ressource. Là, l'on recevait fréquemment la visite des sauvages Hurons, alliés de la France. Nul doute que Pierre apprit d'eux maints secrets de la forêt.

Cette période était tourmentée. Durant un demi-siècle, la France et l'Angleterre ont

vécu en état de guerre et cet état de guerre fut plus vif encore entre la Nouvelle-France et la Nouvelle-Angleterre — comme l'on appelait alors le Canada et l'Amérique anglaise — qu'entre les deux métropoles.

C'était l'époque ou de hardis partisans, les frères d'Iberville, Hertel de Rouville, Saint-Luc à la Corne exécutaient des raids audacieux contre les postes anglais. Les représailles n'étaient ni moins promptes, ni moins violentes. Les villages de la frontière étaient attaqués, pillés, brûlés. Tout colon était aussi un soldat. Français et Anglais avaient des alliés indiens, qu'ils lâchaient sur l'ennemi. Ces sauvages torturaient et scalpaient. Des deux côtés, l'héroïsme faisait partie de la vie quotidienne.

III

DEERFIELD

1704.

Pierre avait alors dix-neuf ans.

La guerre que se faisaient Louis XIV et la reine Anne avait, en Amérique du Nord, une vive répercussion. Des deux côtés, des raids ensanglantaient les villages de la frontière. Les Anglais et leurs alliés indiens tombaient à l'improviste sur les villages canadiens et sur les fermes isolées. Les Français et leurs alliés indiens leur rendaient la pareille. New-York et Québec donnaient une prime pour les scalps, comme on fait pour les loups. Incendie partout. Les villages français brûlaient. Les villages anglais brûlaient. Meurtre partout. Des cadavres pourrissaient dans la forêt. L'été était une saison plus tranquille. Des marais, des fondrières rendaient impénétrable une partie de la forêt du Nouveau Monde. L'hiver venu,

ces fondrières, ces marais, gelés, offraient un excellent terrain pour qui marchait à la raquette, sur la neige.

La colonisation, au Canada, était sur des bases féodales. Entendons-nous ! Il ne s'agit pas de rééditer les balivernes entassées sur la féodalité. Les grenouilles n'empêchaient point le seigneur de dormir. Il n'usait point de droits excessifs. Ses tenants n'étaient point des serfs. Le propre de la féodalité, c'est que la possession d'un fief entraîne des devoirs envers l'Etat. Tenant son fief du roi, la noblesse canadienne devait le service militaire.

Aussi, le marquis de Vaudreuil, alors gouverneur du Canada, sentant la nécessité d'user de représailles à l'égard des Anglais, convoqua le 1er février 1704 le jeune Hertel de Rouville.

Les Hertel étaient de vieille souche canadienne. L'aïeul, Jacques Hertel, était venu de Normandie, près d'un siècle auparavant, avec Samuel de Champlain. Un pionnier ! Un des premiers coureurs des bois aussi. Plusieurs des compagnons de Champlain, Marsollet, Etienne Brûlé, Hertel, avaient entendu l'appel de la forêt. Ces hommes avaient vécu au milieu des Hurons. Ils avaient appris leur langue. Ils avaient pris quelque chose de leurs mœurs. Certains, Marsollet, Brûlé,

avaient perdu le sens de l'honneur. Mais non Hertel. Lorsqu'en 1628, Québec avait été livré par trahison aux frères Kirke, les fameux corsaires anglais — plus pirates que corsaires — Hertel s'était rallié à Champlain pour résister. Un sang étonnant ! Quinze ans plus tard, le fils d'Hertel, un gamin de douze ans, pris par les Iroquois, et sommé par eux d'abjurer la foi catholique sous la menace de la torture, avait répondu en plongeant de lui-même son petit poing d'enfant dans le brasier. Voilà des hommes !

Le fief de Rouville avait récompensé les Hertel de leur dévouement constant à la France. La possession de ce fief, comme nous l'avons dit, entraînait le service militaire. *Ense et aratro.* Belle devise pour la colonisation.

Vaudreuil avait proposé au gouverneur de la Nouvelle-Angleterre que les deux colonies, la française et l'anglaise, demeurassent simples spectatrices du conflit. Il n'avait pas reçu de réponse écrite. Des personnages officieux, venus de New-York, lui avaient bien affirmé que le gouverneur anglais n'avait nul désir de commencer les hostilités. Cependant, les « sauvages de la reine Anne », les tribus alliées des Anglais, Mohawks, Delawares, Mohicans et Tuscaroras se promenaient sur la frontière française, brûlant,

pillant, tuant et scalpant. Depuis dix mois, au rapport de Vaudreuil, on lui avait tué plus de cent personnes, hommes, femmes et enfants. Le gouverneur avait protesté. New-York avait répondu que le gouvernement de Sa Majesté n'y était pour rien, qu'il était incapable de retenir les sauvages. Peut-être ! Cependant, un scalp français se payait aussi cher qu'une peau de castor. Vaudreuil voulait faire cesser cela. Ses protestations étant vaines, il comptait sur la loi du talion. La destruction de quelques villages du Massachusets ferait réfléchir les Anglais.

On choisit Deerfield.

Il y avait des raisons à cela. A Deerfield, l'influence du pasteur Williams était néfaste. Fanatisme religieux. Fanatisme politique. Williams haïssait les papistes. Il haïssait l'absolutisme de Louis XIV. S'il eût vécu en France et quatre-vingt-huit ans plus tard, il eût siégé à la Convention, dans les bancs de la Montagne. C'était, d'ailleurs, un homme de vaste culture et d'une énergie farouche. Il groupait autour de lui d'autres hommes terribles, Jonathan Wells, chef de la milice de Deerfield, l'enseigne Sheldon. Notez que le cas de Williams n'est pas isolé. Le Canada français a eu un héros jésuite, le P. Sébastien Rale (1).

(1) Voir *Autour de l'Epopée canadienne*, du même auteur.

Hertel choisit son monde. Ses quatre frères, d'abord, des gens qui le valaient. Puis, des volontaires pris parmi les jeunes gens élevés plus ou moins comme lui, à courir les bois. Dont Pierre Gaulthier de Varennes. Ils étaient cinquante Français et deux cents sauvages Abénaquis.

Il fallut couvrir cent vingt lieues à la raquette, par la neige et le froid, en pleine forêt hostile. Douze jours de marche ! Douze jours seulement ! Il faut avoir marché à la raquette pour se rendre compte de l'effort ainsi fourni. Et, malgré cette hâte, lorsque, dans la nuit du 28 février au 1er mars, l'on arriva devant Deerfield, sans que l'approche eût été éventée, les provisions étaient épuisées.

Les rapports anglais et français, qui, par hasard, concordent assez bien, nous ont laissé assez de documents pour que nous ayons une physionomie exacte de la bataille (1). Le village se composait de quarante et une maisons, la plupart échelonnées sur la route qui conduisait au village le plus voisin de Hatley. Au point culminant, une haute bâtisse carrée, faite de troncs d'arbres massifs, équarris à la hache, qui servait à la

(1) Pour plus de détails : *Autour de l'Epopée canadienne*, du même auteur.

fois de temple, d'hôtel de ville et de place d'armes. Les palissades, bien construites, étaient flanquées de blockhaus, dont les feux devaient interdire aux assaillants l'entrée de la porte. Notez que lord Cornbury, le gouverneur de New-York, qui sentait venir les représailles, venait de renforcer la milice de Deerfield de vingt soldats de l'armée régulière. Mais Hertel craignait moins ceux-ci que les paysans anglais, hommes robustes, tous bons tireurs, ayant fait leurs preuves dans la guerre contre les sauvages. Les femmes de ces pionniers faisaient, à l'occasion, le coup de fusil avec autant de bravoure et d'adresse que leurs redoutables époux. Et Williams — qu'il était recommandé de prendre vivant — était un de ces ministres de Dieu qui portaient les pistolets à la ceinture et gardaient, au-dessus de la cheminée, une carabine toujours chargée.

Il y eut des heures d'attente cruelle, dans la nuit glaciale. Le vent, le froid, cisaillaient la figure. Situation pénible, mais qui tournait à l'avantage des assaillants. La garde de nuit de Deerfield était assurée par des réguliers, qui, moins endurcis que les colons, étaient trop engourdis par le froid pour faire leur service convenablement.

A quatre heures du matin, Hertel donna le signal de l'approche. La lune venait de

se coucher, chose essentielle. Car, depuis que l'on avait quitté l'abri de la forêt, il fallait traverser les cultures, ce qui prit une bonne heure.

Comme prévu, la sentinelle dormait, à l'endroit choisi pour l'attaque. Les deux premiers hommes à franchir la palissade furent Rouville et le chef des Abénaquis. Nous pouvons supposer que Pierre de Varennes ne fut pas le dernier. Il était jeune, leste et ardent.

On attaqua à la fois la maison du pasteur Williams, dont Rouville se chargea personnellement, et qu'il fit prisonnier après que le ministre l'eut blessé d'un coup de pistolet, la maison de Wells, celle de Steblins et celle de Sheldon, les quatre principaux centres de résistance. L'affaire fut chaude, bien qu'elle n'eût duré que deux heures. Un cinquième des Canadiens furent tués ou blessés et les sauvages, que l'odeur du sang avait jetés hors de toutes les limites de la prudence, subirent des pertes plus considérables encore. Rouville était atteint de deux blessures. Malgré quoi, il demeura à l'arrière-garde, pour protéger la retraite. Pierre de Varennes fit partie de cette arrière-garde.

Situation dangereuse. Dès le début de l'attaque, des gens de Deerfield s'étaient enfuis à cheval et avaient donné l'alarme

aux villages voisins de Hatfield, Hatley et Northampton. De tous ces villages accouraient des volontaires à cheval, avides de venger leurs voisins. Un vif engagement eut lieu entre les poursuivants et l'arrière-garde, qui fut un instant en danger d'être encerclée. Un retour offensif commandé par les frères d'Hertel de Rouville dégagea les Français juste à temps. Notons qu'au cours de cet engagement, Rouville, qui avait généreusement payé de sa personne, reçut une troisième blessure. C'est peut-être à l'exemple de cet homme de fer que Pierre prit ses premières leçons de commandement.

La retraite semble avoir été des plus pénibles. Des détachements anglais à cheval poursuivaient ces hommes qui avaient, sans arrêt, marché trente-six heures et combattu cinq heures. Le dégel se mit de la partie. Il fallut s'engager sur la glace des rivières, recouverte de deux pieds d'eau glacée. Les vivres manquèrent. On se sépara par petits groupes pour chasser, tout en continuant la retraite et souvent le combat.

En tout, vingt-cinq jours terribles.

IV

MALPLAQUET

En janvier 1705, Pierre fit partie d'une autre expédition non moins dure, — mais sur laquelle nous avons moins de détails que sur celle de Deerfield, — commandée par Subercase, qui, avec quatre cent cinquante volontaires, s'en alla ravager la côte anglaise de Terre-Neuve, en représailles d'un raid anglais mené par le major Benjamin Church (un rescapé de Deerfield) sur l'Acadie.

Pierre n'était pas uniquement pris par les soucis de la guerre. Il était jeune et amoureux. Il avait rencontré à Trois-Rivières une jeune fille, Marie-Anne Dandonneau du Sable, dont il s'éprit. Ils étaient l'un et l'autre sans ressources, mais pleins de confiance dans l'avenir. Ne pouvant se mettre en ménage, faute d'argent, ils se fiancèrent.

Sur ces entrefaites, la nouvelle arriva que Louis de Varennes, l'aîné, lieutenant au

régiment de Bretagne, venait d'être tué. Pierre, appuyé par Vaudreuil, fit des démarches pour obtenir la lieutenance de son frère et alla le remplacer en France.

La situation y était mauvaise. Nous savons, par les *Mémoires* de Villars que, lorsqu'en 1709, ce grand capitaine prit son commandement, il trouva l'armée dans un dénuement complet. On ne manquait pas de soldats. La crise économique dépeuplait les campagnes et les ateliers au profit de l'armée. Mais cette armée était dans la misère. Tout lui manquait : les vivres, l'habillement, les armes. L'admirable Villars, que son esprit de bienveillance et de justice avait rendu populaire dans l'armée, dut commencer par relever le moral du soldat. Il parcourait ses unités, parlait à chacun et obtenait de cette armée mal nourrie qu'elle dit : « M. le Maréchal a raison. Il faut souffrir quelquefois. » Aussi, Villars écrit-il dans une de ses lettres : *« C'est une merveille que la vertu et la fermeté du soldat. »*

Faute de pain, cette armée ne pouvait manœuvrer comme il l'eût fallu. Villars chercha à défendre l'entrée de l'Artois entre Béthune et Douai. Ses ennemis, le prince Eugène et Marlborough, — deux grands capitaines, — commandant des armées bien supérieures en nombre, encerclaient Lille. Tournai, assiégée,

se rendit le 29 juillet 1709. Lille, après une défense héroïque, dut capituler le 3 septembre. Marlborough marcha sur Mons.

Villars, désireux de couvrir Douai, Condé et Valenciennes, se porta entre la Scarpe et l'Escaut. Il cherchait à devancer l'ennemi. Une fausse manœuvre, causée par un renseignement erroné, permit aux armées d'Eugène et de Marlborough de franchir la Trouille, le 7 septembre, et de se placer entre Mons et l'armée de Villars.

Dans la nuit du 8 au 9, Villars prit position dans la trouée de Malplaquet. Les 9 et 10 se passèrent sans autres incidents que quelques rencontres de patrouilles et quelques duels d'artillerie sans grande importance. Le dessein de Villars était de se cantonner dans la défensive. Il ne pouvait guère compter, en effet, sur une armée composée de jeunes recrues mal entraînés, mal armés, mal nourris, contre des forces très supérieures, qui disposaient de vivres et de munitions. Il ne pouvait opposer que cent vingt bataillons et deux cent soixante escadrons mal montés à cent soixante-deux bataillons et trois cents escadrons. Traduisons en hommes: quatre vingt dix mille hommes contre cent vingt mille. Jamais, encore, pareilles masses ne s'étaient choquées. Nous avons vu mieux depuis ! Quatre vingt canons, mal servis, contre cent vingt.

La position de Villars semblait forte. Aux deux ailes, de l'infanterie, solidement retranchée. A droite, le bois de Lascrière ; à gauche, le bois de Sars. Dans ces bois, des tranchées, des abattis, des palissades. Le centre, en courtine, bien flanqué par ces ailes. La cavalerie était derrière, sur le plateau. Le panégyriste du prince Eugène décrit ainsi cette position française : « C'était tout ensemble « une espèce de gueule infernale, un gouffre « de feu, de soufre, de salpêtre, d'où il ne « semblait pas qu'on pût approcher sans « périr. » Il. faut faire la part de la flatterie et de la rhétorique. Néanmoins, le principal du tableau demeure vrai.

A côté de Villars, le vieux Boufflers. Un grand homme généreux, mutilé, glorieux soldat. Plus ancien que Villars, il était venu, de lui-même, se ranger sous les ordres de celui-ci. Depuis la veille, les soldats manquaient de pain. On venait de leur en distribuer quand le combat s'engagea. Ils jetèrent une partie de ce pain pour se battre plus allègrement.

Les Anglais de Marlborough, les Impériaux d'Eugène se jetèrent à la fois sur l'aile gauche. Les Hollandais du comte de Tilly et du prince de Nassau se ruèrent sur l'aile gauche. Ceux-ci chargèrent avec tant d'impétuosité qu'ils enlevèrent deux lignes de défense sur

trois. Mais, une contre-attaque violente, menée à la baïonnette, les rejeta sur leurs positions de départ. Cinq des généraux hollandais se firent tuer dans cette attaque. Nassau rallia ses troupes, les ramena lui-même et, en personne, planta sur les retranchements français le drapeau des Pays-Bas. Contre-attaqué de nouveau, avec une énergie farouche, il fut obligé de se retirer, perdant, dans ce second recul, une partie de ses drapeaux et de son artillerie.

A gauche, au début, l'affaire ne tournait pas mieux pour les Anglais. Mais, d'abord repoussés, ils s'engagèrent dans un marais qui, jugé impraticable, était mal défendu, et tournèrent le bois de Sars, que nos bataillons durent abandonner.

Villars préleva sur le centre trente bataillons et chargea à leur tête. Il eût sans doute réussi, mais une balle l'atteignit au genou. Il fallut l'emporter évanoui. La contre-attaque, quoique privée de son général, n'en repoussa pas moins les Anglais. Malheureusement, le centre était dégarni. Boufflers, occupé à l'aile gauche, ignorant le danger et la blessure de Villars, ne put remettre l'ordre au centre. La situation n'échappa point au coup d'œil des deux grands généraux ennemis, Eugène et Marlborough. Ils se ruèrent sur ce centre, dont ils forcèrent les lignes.

Boufflers se mit alors à la tête de la cavalerie et chargea cinq ou six fois. Tant d'héroïsme ne put empêcher l'armée d'être rompue. Il fallut songer à la retraite. Les deux tronçons la firent dans un ordre magnifique, avec de brusques retours offensifs.

Les Alliés avaient perdu plus de vingt mille hommes, les Français huit mille, d'après le rapport officiel ; quatorze mille, d'après le récit de Saint-Hilaire, qui commandait l'artillerie.

C'était une bien curieuse défaite, où les vaincus ramenaient une partie des drapeaux des vainqueurs.

Comme nous l'avons dit Pierre fut ramassé sur le champ de bataille, atteint de neuf blessures. Sa vie parut en danger. Mais, ce fils de la forêt canadienne était sain et robuste. Il vainquit la mort.

V

NIPIGON

Les services rendus à Malplaquet furent mal récompensés. Le trésor était vide. La guerre, les dépenses somptuaires, les exagérations fiscales avaient tari les sources de la richesse française. Noailles prêchait les économies, non sans nécessité. On démobilisait, on licenciait. Or, Pierre n'était lieutenant qu'à « titre temporaire , comme on dirait de nos jours. Il n'était pas titularisé dans son grade. Aussi fut-il compris dans la liste des serviteurs de la France qui furent rayés des contrôles.

Coup terrible ! Il attendait sa commission pour épouser Marie-Anne. Il voyait ses espérances anéanties.

Nous pouvons penser, aussi, qu'il eut le cœur gros pour d'autres raisons. Pensez-y ! Un frère tué au service du Roi ! Son propre héroïsme dépensé en pure perte à Deerfield,

à Terre-Neuve, à Malplaquet. Encore Deerfield, Terre-Neuve étaient-ils des faits d'armes ignorés en France. Mais, Malplaquet, défaite plus glorieuse que bien des victoires, où, à coup de sacrifice les soldats de Villars et de Boufflers avaient si magnifiquement sauvé l'honneur ! Faire, du premier coup, connaissance avec l'ingratitude ! Si jeune, ne connaître de la vie militaire que ce côté « servitude ». Il fallut heurter les marteaux des portes.

Mme de Vaudreuil, épouse du gouverneur du Canada, était bien en cour. La marquise était gouvernante des enfants du duc de Berri. Elle s'employa en faveur du jeune Canadien. Elle ne put qu'obtenir pour son protégé un privilège de traite des fourrures, commerce que l'on pouvait faire « sans déroger ».

Cela permit tout au moins à Pierre d'épouser sa fiancée et d'aller s'établir au poste de La Gabelle, non loin de Trois-Rivières. Les premières années du mariage semblent avoir été consacrées à l'amour, autant qu'aux affaires.

Les enfants se succédèrent. En moins de sept ans, quatre garçons et deux filles peuplèrent la maison. Il n'est pas indifférent de constater que ces garçons furent élevés à la dure, au milieu des bois et des Indiens, et

qu'ils baragouinèrent deux ou trois dialectes sauvages dès leur tendre enfance.

En 1726, Varennes, qui avait pris le nom de La Vérendrye, — qui lui venait d'un oncle, — repartit pour Versailles, dans l'espoir de faire rétablir sa commission de lieutenant. C'était sous le gouvernement du cardinal Fleury. Le nouveau ministre trouvait la caisse vide. Tout ce qu'obtint La Vérendrye fut le commandement d'un poste perdu sur le lac Nipigon, au nord du lac Supérieur.

Quels étaient les rêves de La Vérendrye, avant de faire, à Nipigon, cette retraite ascétique ? Souhaitait-il déjà de marcher sur les traces de Cavelier de la Salle, du Père Marquette, de Jolliett? Il ne nous l'a pas confié. Nous ne le saurons jamais. Il semble bien, cependant, qu'il ait, tout d'abord, rêvé d'une carrière militaire en France. Et, peut-être même, des splendeurs de la cour de Versailles. Ce poste perdu va, tout d'un coup, rendre Pierre à sa vraie vocation, qui est de découvrir des pays nouveaux.

Il arriva qu'un chef indien lui parla d'un certain grand lac, d'où coulait, vers l'ouest, un fleuve important. Cet Indien, à l'en croire, était descendu au courant de ce fleuve, dans son canot d'écorces, jusqu'à ce qu'il eût trouvé une eau qui fluait et refluait. Etrange

phénomène ! Le Sauvage, terrifié, avait rebroussé chemin. On parlait, là, d'un grand lac salé, bordé de nombreux villages. D'autres Indiens confirmèrent ce récit, non sans l'enjoliver. A la lueur de nos connaissances actuelles, il s'agit d'invention pure. Car, la rivière dont parlait le chef indien ne peut être que la Saskatchewann, qui coule vers le nord-est. La Vérendrye ne se faisait pas trop d'illusions. Il parla de ces récits à l'un de ses amis, missionnaire jésuite, le P. de Gonnor. « Les Indiens, lui dit celui-ci, sont d'affreux « menteurs. Cependant, il leur arrive parfois « de dire la vérité. »

Le P. de Gonnor revenait d'évangéliser les Sioux. Semblable récit, disait-il, courait parmi les tribus indiennes de l'Ouest. Peut-être reposait-il sur un fond de vérité.

Or, c'était l'heure que les difficultés croissaient dans le commerce de la fourrure. Les Anglais faisaient à la France une guerre de tarifs. Entendez par là qu'ils étaient plus généreux que nous avec les sauvages. La peau de castor, le *pelu,* — comme on disait et comme disent encore aujourd'hui les métis de l'Ouest canadien, descendants des compagnons de La Vérendrye, — servait, auprès des sauvages, d'unité monétaire. Deux livres de sucre ? Une peau de castor. Une livre et demie de poudre ? Une peau de

castor. Les armes, la bimbeloterie, l'étoffe, tout cela s'évaluait en « pelu ». Auprès des Anglais, le « pelu » avait un pouvoir d'achat supérieur à celui qu'il avait du côté français. Aussi, notre commerce s'en ressentait-il.

Ce problème attira l'attention de La Vérendrye. Que l'on parvînt à ouvrir des routes nouvelles, l'on couperait l'herbe sous le pied des Anglais. Il fallait pousser vers l'Ouest. Toujours vers l'Ouest, jusqu'à la mer.

Ce n'étaient point là rêveries de jeune homme fougueux. La Vérendrye avait alors quarante-cinq ans. Ses fils devenaient des hommes.

VI

LE PASSAGE VERS LA CHINE

Reprenons, une fois de plus, l'histoire du Canada.

Toutes les premières explorations de l'Amérique reposent sur le désir suivant : trouver une route plus courte vers la Chine, ou, comme on disait aux XVIᵉ et XVIIᵉ siècles, vers le Cathay. De là, le voyage de Colomb, de Cabot, de Jacques Cartier. De là les expéditions de Cavelier de la Salle, du P. Marquette, de Jolliett. Il convient de se rappeler que l'isthme de Suez n'était point percé et que les caravelles étaient obligées, pour se rendre d'Europe en Extrême-Orient, de doubler le terrible Cap des Tempêtes. Voyage long plein de périls, sur des mers aux nombreux récifs, comme c'est le cas de l'Océan Indien.

Lorsque Cavelier de la Salle (1) s'établit

(1) Voir *Cavelier de la Salle*, du même auteur. Editions Rieder.

près de Montréal, il marqua d'un seul coup ses aspirations en baptisant son domaine du nom de La Chine. Ce souvenir survit aujourd'hui. Les fameux rapides du Saint-Laurent, qui bordaient les terres de Cavelier, s'appellent les rapides de Lachine. Un bourg qui s'élève sur leurs bords porte ce même nom.

Comme La Vérendrye, Cavelier avait entendu des rapports de sauvages qui parlaient d'une rivière, laquelle coulait vers l'Ouest et se jetait dans un Grand lac Salé. Le jour qu'il découvrit l'Ohio, il crut avoir trouvé la route jusqu'alors cherchée. Douze années d'efforts, de privations, de luttes, d'explorations, de misère, de peines de toutes sortes, aboutirent à ce 7 avril 1682 où Cavelier de la Salle édifia la croix fleurdelysée à l'embouchure du Mississipi. Il n'avait point trouvé le passage vers la Chine. Il avait donné à la France cet immense bassin du Mississipi qui devait devenir la Louisiane — non l'Etat actuel de ce nom, mais celle que Napoléon vendit quinze millions de francs aux Etats-Unis — vingt Etats américains d'aujourd'hui, soixante millions d'habitants, l'un des greniers du monde, où les anciens forts de l'explorateur français s'appellent La Salle, Détroit, Chicago, Peoria, Saint-Louis, La Nouvelle Orléans.

Dans le même moment un Jésuite, le P. Marquette, explorait le Haut-Mississipi. Un coureur des bois, Jolliett, visitait l'Ouest du lac Supérieur, poussait jusqu'au lac des Bois. Le P. Marquette, premier apôtre des Sioux, mourait martyr. Cavelier de la Salle, abandonné par Versailles, était assassiné. Jolliett mourait inconnu. Ces trois noms, qui devraient être vénérés en France, n'y sont jamais prononcés. Les Américains leur rendent un culte. Il y a un médaillon Cavelier de la Salle au Capitole de Washington. L'industrie automobile américaine a baptisé une voiture Cavelier de la Salle, une seconde Marquette, une troisième Jolliett.

L'Indien qui avait parlé à La Vérendrye avait poussé la précision jusqu'à dessiner, pour lui, une carte sur une écorce de bouleau.

Le P. de Gonnor s'en retournait en France par Montréal et Québec. M. de Beauharnais, le grand oncle de Joséphine, était alors gouverneur général du Canada. La Vérendrye rédigea un mémoire sur les possibilités de la découverte du passage, y joignit l'écorce de bouleau. Le P. de Gonnor se chargea de faire parvenir ce projet au gouverneur.

Beauharnais connaissait La Vérendrye et l'estimait. Il le manda à Québec. Le P. de Gonnor s'y trouvait encore. Les trois hommes conférèrent ensemble. Le résultat de

cette entrevue fut que le Jésuite porterait à Versailles la mémoire de La Vérendrye, la carte du Sauvage et une lettre de Beauharnais pour M. de Maurepas, ministre de la marine

Maurepas songeait à ce projet. L'intendant Bégon lui avait écrit du Canada dans ce sen L'homme sur lequel reposaient les finances du Canada rêvait de bien autres choses que du trafic des fourrures. Les soiries de Chine passeraient par la Nouvelle-France. Les richesses du Cathay affluant au Canada, quelle source de prospérité. Bégon avait vu La Vérendrye. Avec ce dernier, l'intendant estimait que cinquante mille livres seraient bien placées dans cette entreprise.

Le Régent s'y intéressait aussi. Dès 1716, il avait, dans le but de jalonner la route du fameux passage, envoyé le lieutenant de La Noue établir un poste sur la rivière Kaministikia. Le P. Jésuite Charlevoix, qui avait évangélisé les Sioux, avait été chargé d'établir un rapport. Ce rapport concordait avec celui de La Vérendrye, ce qui frappa Maurepas. On trouve, cependant, chez le P. de Charlevoix une note de prudence assez singulière. Après avoir assuré le ministre que la découverte de la mer de l'Ouest semble lui avoir été réservée par le ciel, il conclut ainsi : « Il arrivera peut-être, en la cher- « chant, ce qui arrive souvent en semblables

« occasions, que nous trouvions ce que « nous ne cherchions pas et qui ne serait « pas moins avantageux. » Colomb cherche la Chine et trouve les Antilles. La Salle cherche le Pacifique et ouvre une voie sur le golfe de Floride. La Vérendrye, cherchant une mer, va trouver une plaine fertile et de singulières montagnes.

La lettre de Beauharnais au ministre, en date du 1er octobre 1731, réclame pour La Vérendrye cent hommes, des canots, des armes et des provisions. Elle fut discutée en Conseil. Les finances étant basses, le ministre, à contre-cœur, répondit : « Les projets et « demandes de M. de La Vérendrye sont rai- « sonnables et pourront être exécutables le « jour où l'on aurait de l'argent à dépenser « pour un tel objet. »

« Où l'on *aurait...* » Le trésor était à sec. Cependant, pressé par La Vérendrye, Beauharnais insista. Versailles se refusait à engager la moindre dépense. Tout ce que l'on pouvait faire pour La Vérendrye, c'était de l'*autoriser* à faire cette expédition, mais, à ses frais, mais, à ses risques et périls. La bonne volonté ne manquait pas. On lui devait une compensation. On lui accordait, à ce titre, un privilège de traite dans les régions situées au nord et à l'ouest du lac Supérieur. Présent dangereux ! Notez que

ces régions étaient habitées par des nations guerrières et hostiles. Ainsi les risques dépassaient-ils la possibilité du gain. Il fallait, d'abord, créer des forts, leur donner une garnison, les armer, les approvisionner. *Primum vivere !* Chose malaisée lorsqu'il s'agit de traverser huit cents lieues de pays vierge. L'homme s'y montre, sous la figure de la guerre et du meurtre. La nature y fait le marais, la fondrière, la tempête. C'est le domaine des moustiques, des loups, du froid. La faim y règne, et la terreur. Ceci n'est rien. Il n'est que de lutter contre ces ennemis : l'homme et la nature. Mais, ce privilège va susciter des jalousies. Il va falloir encore compter comme ennemis ceux qui devraient être des amis. La haine, l'envie suivront de loin La Vérendrye, pour le poignarder dans l'ombre. Déjà la calomnie et l'intrigue préparaient leurs armes. Que Beauharnais demeurât gouverneur de la Nouvelle-France, La Vérendrye pouvait espérer de trouver en lui un défenseur. Mais, Beauharnais n'était pas moins attaqué depuis Versailles que La Vérendrye depuis Québec. Trianon lui creusait des chausse-trapes. On aspirait à lui succéder. Et ce successeur ne manquerait pas de défaire ce que Beauharnais avait fait. Le privilège serait rapporté, La Vérendrye ne trouverait au bout du

chemin que la faillite. Il ne l'ignorait pas. Le Canada en avait vu l'exemple. Cavelier de la Salle, rentrant d'une expédition de douze années, espère trouver l'accueil amical de Frontenac. Mais Frontenac, rappelé, le vainqueur du Mississipi est reçu par la meute hurlante des créanciers, lâchée par La Barre, successeur de Frontenac.

Il y avait de quoi faire reculer tout homme raisonnable. Mais les héros ne sont pas raisonnables. C'est leur force. Ils la puisent dans leur cœur, qui a des raisons que la raison ne connaît pas. Ils s'estiment récompensés par l'action elle-même. Quinton, ce grand biologiste, note dans ses *Maximes sur la Guerre :* « Les grands dangers n'attirent « que les natures exceptionnelles. » Il dit aussi : « Seuls les héros soupçonnent qu'ils « ne sont pas nés pour eux-mêmes. »

La Vérendrye était pauvre et sans appuis. Que pouvait-il espérer? Il était marié, chargé de famille. Il n'avait, pour vivre et faire vivre les siens, que son mince traitement de chef de poste. La calomnie s'emparait déjà de ses faits. La moitié de Québec glissait à l'oreille de Beauharnais que La Vérendrye ne se souciait guère des intérêts du royaume et n'avait en vue que le monopole de la traite des fourrures. On le traita d'aventurier, dans la pire acception du mot. On souhaita

son échec. C'est dans le tempérament gaulois. La jalousie a abattu Vercingétorix et perdu les Gaules. La jalousie a livré Jeanne d'Arc. C'est notre pire défaut, avec, et avant l'indiscipline.

Toutefois, des concours s'ouvrirent à lui. La calomnie elle-même le servit tout d'abord. Il se trouva des hommes qui, pensant que La Vérendrye faisait une affaire, se déclarèrent prêts à en profiter. Tout lieu a ses chacals.

Il lui fallait cinquante compagnons. La Vérendrye les trouva. Il lui fallait un lieutenant. Il prit son neveu, Christophe Dufrost de la Jemmeraye. La Jemmeraye avait vingt-deux ans et, comme l'a dit Robert Rumilly, autant d'actions d'éclat à son actif qu'un vétéran. Ses trois fils aînés, Jean-Baptiste, Pierre et François l'accompagnaient. Il eut un chapelain, le Père Messager, un Jésuite de la Mission de Michillimakinac.

L'argent que réunirent les associés de La Vérendrye était juste suffisant pour assurer le départ. Les conditions faites par ces associés étaient draconiennes. Pourtant, le 8 juin 1731, La Vérendrye et la troupe quittèrent Montréal, à la recherche du passage vers la Chine.

VII

LA FIEVRE DE LA DECOUVERTE

La mort du Père Marquette, de Cavelier de la Salle, de Jolliett n'avait point arrêté les entreprises françaises dans l'Ouest. La Mothe-Cadillac — encore un nom qui n'est guère connu des jeunes Français que par une marque de voiture américaine ! — avait consolidé en Louisiane les découvertes de Cavelier de la Salle. Du Lhut, — dont le nom, par corruption, est devenu Duluth, la grande ville située sur le lac Supérieur, un des principaux ports à blé du monde, construite sur l'emplacement du fort du Lhut, — du Lhut avait ouvert la route du côté de l'Etat actuel du Minnesota.

Sans doute, le faible appui que la France donnait à l'exploration de l'Ouest ne tenait pas compte des possibilités agricoles de cet immense empire. Depuis Henri IV, qui avait vu juste contre Sully — en ce qui concernait

le Canada — les ministres qui s'étaient succédé n'avaient pensé qu'au commerce des fourrures et à la possibilité de trouver de l'or. Que les Espagnols se fussent enrichis avec les mines américaines, ç'en était assez pour que tout le continent américain apparût à la France sous l'aspect d'un El Dorado véritable. Il s'agissait, d'ailleurs, de devancer les Espagnols et les Anglais. La route du Pacifique n'était pas le seul objectif. L'initiative privée se substitua au gouvernement.

Francis Parkman, le grand historien américain de la Nouvelle-France et de la Nouvelle-Angleterre, rend aux Canadiens français un hommage qu'il convient de citer : « Ce « sont les Canadiens », écrit-il, « qui, avec « leur indomptable esprit d'aventures, ont « ouvert la voie de la découverte. En tant « que hardiesse et ténacité, pour dompter le « pays vierge, le Français d'Amérique a « rarement trouvé son égal... La forêt et la « prairie lui offraient une liberté sans « entraves et donnaient un vaste but à son « énergie (1). »

La traite de la fourrure était un privilège royal. Elle était, par conséquent, soumise au bon vouloir des fonctionnaires. Disons-le à

(1) *A half century of conflict* (Chap. XV), Francis Parkman.

regret, beaucoup d'entre eux n'y voyaient qu'un moyen de trafiquer de leur influence. Quelques-uns même, — ce fut le cas du marquis de la Jonquière, que nous retrouverons plus tard, — n'usaient de la délégation royale que pour édifier leur propre fortune.

Et, cependant, au XVIIIe siècle, la race des « voyageurs », comme l'on disait, commençait de se faire plus rare. Le Canadien, peut-être découragé par les entraves apportées à son activité, tendait de plus en plus à n'être qu'un agriculteur. Le clergé l'y encourageait. Les prêtres étaient inquiets, de ces ouailles, qui s'en allaient vivre au milieu des sauvages. Pas mal de « voyageurs » adoptaient les mœurs indiennes. Quelques-uns d'entre eux épousaient des filles indiennes, des jeunes *squaws*, et devaient donner naissance à ces Métis, qui peuplèrent les bords de la rivière rouge, et dont les noms de Goulet, Lapointe, Proulx, Prudhomme, Lagrue, Brazeau, Morizot, Jolicœur, Ouellette, Dumas, etc., révèlent assez l'origine.

Restait cependant une élite chez laquelle la fièvre de la découverte maintenait sa température. C'est ainsi que les Français explorèrent et connurent les plaines du « Far-West », bien avant que les Anglo-Saxons ne les soupçonnassent.

Prenons le cas de Le Sueur, l'un des

précurseurs directs de La Vérendrye. Sa première visite aux Sioux date de 1683 (1). Il y retourna en 1689, avec le fameux « voyageur » Nicolas Perrots. Et puis, quatre ans plus tard, le comte de Frontenac, alors gouverneur général du Canada, — le plus grand des gouverneurs français du Canada, — l'y renvoie en mission. Une lettre de Champigny au Ministre, en date du 4 novembre 1693, accuse Frontenac de n'avoir employé Le Sueur que dans un but de profit personnel. Nous le relatons ici, parce que La Vérendrye se trouvera en butte à des dénonciations analogues. Elles semblent avoir été, alors, dans les mœurs, à Québec et à Montréal.

Cependant, le but de Frontenac était d'assurer la paix dans ces régions, où les Sioux, — qu'on appelait alors Nadouessioux, — les Renards, les Sacs, les Chippeways, les Cris étaient perpétuellement en guerre. Deux ans plus tard, Le Sueur revient, amenant avec lui un chef Sioux et la femme de celui-ci.

Puis, Le Sueur s'embarque pour la France, se rend à Versailles. Là, il représente que si la France n'occupe pas le Haut-Mississipi, les Anglais, qui poussent déjà vers l'Ohio, vont s'y installer. Il fait valoir qu'il y a bâti

(1) *Journal historique de l'établissement des Français à la Louisiane.*

un fort, le Fort Pépin. Il demande un privilège du roi pour occuper ce pays. On le lui accorde. Après une traversée mouvementée, — le navire qui le portait fut capturé par une croisière anglaise, — il revient à Québec. La jalousie le mord aux talons. Son privilège lui est retiré. Allez donc travailler dans ces conditions !

De tels hommes n'ont pas le goût du désespoir. Nous retrouvons Le Sueur à la Nouvelle-Orléans, en 1700, remontant tout le cours du Mississipi, puisque le Canada lui refuse le chemin le plus direct. Vers le confluent du grand fleuve et de l'Ohio, les vivres leur manquèrent. Ils vécurent quelques jours de feuilles et de fleurs, au dire de Penecaut, l'un des compagnons de Le Sueur, — dont la relation manuscrite, soit dit en passant, est conservée aux Etats-Unis. — Ils rencontrèrent cinq Canadiens, dont l'un avait été blessé par les Sioux. Ils gagnèrent la rivière Saint-Pierre, affluent du Haut-Mississipi. De là, la rivière de la Terre-Bleue, où Le Sueur édifia le fort L'Huilier. Il s'agissait d'une cabane en rondins, entourée d'une palissade. Les bisons étaient nombreux. Ils en tuèrent quatre cents, dont ils boucanèrent la viande, à la mode indienne. Ils passèrent là tout l'hiver.

Les *Mémoires* de Le Sueur contiennent, au

sujet de cet hivernage, une note amusante. Les Sioux leur rendaient amicalement visite, accompagnés de leurs *squaws*, de leurs enfants et de leurs chiens. Une de ces bandes, qui venait de perdre son chef, conta sa douleur à l'explorateur. Les guerriers pleuraient littéralement « dans son gilet », c'est-à-dire la tête contre son épaule et, après avoir, l'un après l'autre, pleuré tout leur saoûl, s'essuyaient les yeux avec les cheveux de Le Sueur.

Ainsi donc, comme le fait remarquer Parkman, il fallut, pour ouvrir des négociations avec les Sioux, l'énergie d'un homme qui avait agi, non seulement sans l'appui de son gouvernement, mais presque contre le gré de celui-ci.

Dès 1704, une lettre de Bienville au Ministre nous apprend qu'une centaine de Français sont établis sur les rives du Mississipi et même du Missouri — vraisemblablement dans le cours inférieur de ce dernier fleuve. En 1705, d'après le *Journal historique* de Beaurain, un nommé Laurain visite les tribus indiennes du Missouri. En 1708, Nicolas de La Salle, un neveu, je pense, du grand Cavelier de La Salle, demande, mais en vain, l'argent nécessaire pour une exploration de grande envergure. En 1717, c'est Hubert, qui s'adresse au Ministère de la Marine, pour explorer le bassin du Missouri.

Dans la partie sud de la Louisiane, l'activité n'est pas moindre. En 1714, Juchereau de Saint-Denis pousse jusqu'à la Rivière Rouge du Sud, — qu'il ne faut pas confondre avec la Rivière Rouge du Canada, — et tombe entre les mains des Espagnols. En 1719, Bernard de la Harpe explore une partie du Texas, découvre l'Arkansas, lie amitié avec les Pawnies.

La même année, du Tisné explore à peu près complètement ce qui est l'Etat actuel du Missouri.

En 1721, Bourgmont, poussant vers le Sud-Ouest, visite le pays des Indiens comanches.

En 1740, les frères Mallet explorent l'Etat actuel du Colorado.

Et, comme le dit Parkman, c'était le moment que « deux indomptables Canadiens « poussaient une pointe bien plus hardie « encore dans des régions plus septentrio- « nales du nouveau continent ».

VIII

SEPT ANS DE DESILLUSIONS

La Vérendrye et ses compagnons mirent plus de deux mois pour atteindre le grand portage du lac Supérieur qui traverse la ligne de partage des eaux entre ce lac et le lac Winnipeg. Terrible voyage à accomplir en plein été. Le canot représente peut-être, pour beaucoup de jeunes Français, le plaisir de descendre en chantant le fil de l'eau. Considéré comme moyen de transport, il en va tout autrement. Il faut souvent, de l'eau jusqu'au ventre, pousser devant soi, contre le courant, des esquifs pesamment chargés. S'ils chavirent, ce qui arrive parfois, il faut repêcher le chargement. On se défend avec peine contre les moustiques — que les Canadiens nomment des maringouins — et qui sont, dans cette région, plus nombreux et plus cruels qu'ailleurs. Il y a aussi les tiques, qui s'accrochent à vous et vous sucent le

sang. Et les leptes — nommés brûlots — qui vous brûlent de leur cautère. Le courant est souvent furieux, brisé, non seulement de rapides, qui ne sont pas tous praticables, mais, aussi, de chutes. Il fallait faire de nombreux portages, décharger les esquifs, les transporter à dos, ainsi que leur charge, à travers rochers ou fondrières. Les ronces vous déchiraient la peau, à travers les vêtements en loques. On dormait dans des couvertures mouillées. Les vivres étaient peu abondants.

Une mutinerie éclata, que La Vérendrye calma à grand'peine. Il n'en dut pas moins s'arrêter au Grand Portage, les hommes refusant d'avancer plus loin. Il se trouva cependant quelques volontaires pour partir en avant avec l'intrépide La Jemmeraye, et pousser jusqu'au lac La Pluie. Pour La Vérendrye, il dut hiverner au Fort Kaministikia, à l'emplacement où s'élève aujourd'hui l'un des plus grands marchés de blé du monde, Fort Williams, sur le lac Supérieur. Il fallait entretenir cette bande de mutins, sans cœur, qui avaient failli à leurs engagements. Une année de perdue.

Mais La Jemmeraye, qu'accompagnait Jean-Baptiste de La Vérendrye, l'aîné des fils, atteignirent, après deux mois d'efforts, le lac La Pluie, qu'ils édifièrent en fort, le

Fort Saint-Pierre, non loin de l'emplacement de l'actuel Fort Francis.

Je cite ici l'un des historiens de La Vérendrye : Robert Rumilly : « Plusieurs « centaines de milles de bois, de rivières « gelées, de terres enneigées où rôdaient de « concert mystère et danger, séparaient La « Vérendrye de sa femme et de trois de ses « enfants d'une part, de son fils aîné et de « son neveu d'autre part. Il n'en pouvait « recevoir, ni ne pouvait leur envoyer aucune « nouvelle avant une saison. L'histoire des « grandes explorations n'offre sans doute « pas d'autre exemple d'une famille entière se « partageant ainsi les risques et les mérites « d'une découverte. »

Car songez que Mme de la Vérendrye, ses filles et son dernier fils continuaient de faire marcher les affaires du poste, pour aider le chef de famille à faire face à ses engagements. D'un autre côté, La Vérendrye, d'une part, La Jemmeraye, de l'autre, tentaient de se concilier les Indiens Cris de la région, et de leur acheter leurs fourrures, pour subvenir aux besoins de l'expédition. Grâce à la diplomatie de La Vérendrye, les rapports avec les sauvages furent excellents.

Avec les premiers beaux jours du printemps de 1732, La Jemmeraye et Jean Baptiste de La Vérendrye revinrent, ayant

frayé une route. Le premier soin de La Vérendrye fut d'expédier son fils à Montréal, avec les fourrures acquises des Indiens, afin d'obtenir de nouveaux crédits, des vivres et des marchandises de traite.

Ce n'est que le 8 juin que La Vérendrye put enfin pousser de l'avant, vers le Fort Saint-Pierre. Tel était l'empire qu'il avait pris sur les sauvages que deux cents d'entre eux décidèrent de l'accompagner. Ces Indiens l'avaient honoré du titre de chef. Cinquante-huit canots, manœuvrés par de jeunes et athlétiques guerriers au torse nu, frayaient la route aux Français.

Ils atteignirent ainsi le lac des Bois, où deux Français, seulement, avaient encore pénétré : Jacques de Noyon et Radisson. Là, sur la rive ouest de ce beau lac, il édifia le Fort Saint-Charles, — ainsi nommé en l'honneur de Charles de Beauharnais — dont l'emplacement se trouve à peu près sur la frontière de l'actuel Etat américain du Minnesota, — probablement à l'intérieur de cet Etat et non pas dans l'actuel Canada, comme on l'a longtemps cru.

C'était une simple construction en billots, longue de dix-huit toises et large de dix. De fortes palissades en bois la mettaient à l'abri d 'une surprise. A chaque angle du quadrilatère s'élevait une tour de guet. Les

armes de la France, surmontées d'une croix, étaient sculptées sur la porte.

Jean-Baptiste devait être de retour au début de l'hiver. Comme il tardait, La Jemmeraye partit à sa rencontre. Les deux cousins ne regagnèrent le fort que le 12 novembre. Ils avaient été bloqués par les glaces. Ils avaient dû abandonner leurs canots à dix lieues de là, et faire, à la raquette, de longues étapes dans la neige.

Les nouvelles que rapportait Jean-Baptiste étaient mauvaises. Les associés, qui avaient espéré une fortune rapide, se montraient hargneux, se muaient en créanciers. Ils n'envoyaient que peu des marchandises promises. Encore une bonne partie de celles-ci avait souffert des vicissitudes du voyage. Ils faisaient savoir à La Vérendrye qu'il eût à rembourser sa dette, au plus tôt.

Cependant, le seul qui perdît courage fut le père Mésaiger. La Vérendrye, avec son inébranlable courage, ne songeait qu'à assurer l'hivernage de sa troupe et à préparer son expédition plus avant. Il se contenta de renvoyer à Montréal le digne Jésuite, qui n'était pas de force à supporter une si dure aventure, sous la conduite de La Jemmeraye. Suivait un long mémoire, que Margry, l'annaliste des archives de la Marine, donne tout au long, et dans lequel La Vérendrye

rendait fidèlement compte à Beauharnais de la situation et le pressait de lui venir en aide. Les Cris du lac de Bois y joignaient un envoi de colliers de coquillages, humble présent, qui, cependant, témoignait hautement de l'ascendant pris sur eux par La Vérendrye et de la façon dont il avait su faire aimer, là-bas, la France, le nom du roi et celui du gouverneur.

Une première année se passa ainsi, dans l'attente. Sioux et Cris, qui hantaient ces parages, s'en voulaient à mort et s'entre-tuaient. La Vérendrye joua le rôle ingrat de médiateur.

Quant au Fort Saint-Pierre, il était gardé par un vieux coureur de bois — vieux quant à l'expérience, car il n'avait que trente-six ans — qui s'appelait Marin Hurtebize.

Les privations étaient grandes. Les divers biographes de La Vérendrye notent que le chef partageait le sort de ses hommes. C'est le secret du commandement : Ne jamais éclabousser les inférieurs. Ne jamais exciter leur envie. Pourquoi les hommes se plaindraient-ils du froid, de la fatigue, de la faim et du danger, si leur chef prend toute sa part de ce froid, de cette fatigue, de cette faim et de ce danger ? Les quarante hommes groupés autour de La Vérendrye grognaient mais obéissaient. La mutinerie était domptée par l'exemple.

Il est à remarquer que l'explorateur se fit le premier agriculteur de ce pays neuf. Champlain, un siècle auparavant, avait semé le premier blé cultivé au Canada. La Vérendrye avait apporté avec lui du maïs. Il en sema autour du fort, dans l'espoir de lutter contre la disette. Il enseigna même aux Indiens du voisinage à le cultiver. Il se flattait ainsi de leur faire, peu à peu, abandonner la vie nomade. Groupés en bourgades autour de champs florissants, ils eussent été plus faciles à civiliser. Mais il fallait compter avec les habitudes guerrières de ces tribus. Le voisinage des Sioux, nation particulièrement turbulente, compromit l'œuvre de l'explorateur. Le lac fournissait un peu de poisson : brochets géants, perches dorées, *black-bass* et poissons-chats de grande taille. Malheureusement, ni La Vérendrye, ni ses hommes n'étaient, semble-t-il, très habiles pêcheurs. La région abonde en orignaux et en cerfs, ainsi qu'en gélinottes. En outre, il fallait, par la faute des associés, ménager la poudre. Ces hommes en furent réduits à chasser l'ours, qu'ils allaient dénicher dans sa tanière, sous quelque souche, couverte de neige, et à le tuer à la hache pour économiser les munitions. C'était la vieille méthode indienne, qui a quelque chose en commun avec les *corridas*. L'homme tenait sa hache

de la main droite, prête à frapper. De la main gauche, il agitait devant l'ours un chiffon de couleur afin de provoquer, sur ce haillon, la charge de l'animal. Pareil sport trempe les âmes.

Au printemps fleuri, la guerre, une fois de plus, éclata entre les Cris et les Sioux. En vain, La Vérendrye tenta de dissuader ses amis Cris de prendre la piste de guerre. Ils refusèrent de l'écouter. Mieux, ils réclamèrent que Jean-Baptiste, le fils aîné, qu'ils considéraient comme un des leurs, se mît à leur tête.

On lit, dans le *Journal du Sieur de La Vérendrye :* « Comment puis-je mettre mon « fils entre les mains de sauvages que je ne « connais pas pour aller se battre contre « d'autres sauvages dont je ne connais les « noms ni la puissance. Qui sait s'il revien« dra jamais ? »

Mais les questions politiques primaient le sentiment. L'on ne pouvait risquer de mécontenter les Cris. La réussite était à ce prix. Jean-Baptiste partit avec les Indiens.

Quant à La Vérendrye, il prit le chemin de Québec, laissant Pierre, son second fils, commander le Fort Saint-Charles. En son absence, ses compagnons avaient ordre d'établir, au sud-est du lac Winnipeg, un nouvel établissement, qui devait porter le nom de Fort Maurepas.

Il passa d'abord chez lui. Il en était absent depuis trois ans. Il demanda à sa femme si elle n'avait craint de ne le jamais revoir. « Nullement, dit-elle. Je priais et j'avais « confiance. »

Il emmena avec lui, à Québec, son dernier fils, Louis-Joseph, qui venait d'avoir dix-sept ans. Cet adolescent voulait prendre sa part de l'expédition. Il s'y était préparé en étudiant la topographie. Quelques semaines passées à Québec achevèrent de lui donner les notions suffisantes.

Beauharnais reçut La Vérendrye avec un mélange d'affection et de chagrin. Il avait, à plusieurs reprises, écrit au ministre, pour obtenir, en faveur de La Vérendrye, des secours d'argent. Versailles avait d'autres sources de dépenses. Entre deux rapports, La Vérendrye dit à Beauharnais : « Il est « facile de connaître, Monseigneur, combien « il y a à souffrir pour la réussite de cette « entreprise. »

Le gouverneur aidant, les associés voulurent bien « renouveler leur confiance » à La Vérendrye. En réalité, ils le forcèrent, pour quelques secours qu'ils lui consentirent, à hypothéquer tous ses biens et à leur abandonner le contrôle de sa comptabilité.

La Vérendrye s'adressa aux Jésuites pour obtenir d'eux un missionnaire. On lui dési-

gna le P. Aulneau de la Touche. Celui-ci écrivait au Père Fay, son ami :

« C'est la plus pénible épreuve de ma vie « et je ne puis l'envisager sans craindre « pour mon salut. Le Supérieur m'a désigné « pour cette mission sans m'avertir et sans « considérer mon aversion. Je vous assure « que j'ai dû lutter pour me décider à obéir. « Que Dieu daigne accepter le sacrifice de « ma vie et de toutes les consolations humai- « nes que j'ai fait dans cet acte de sou- « mission. »

Et, dans une autre lettre, quelques jours plus tard :

« Dieu soit béni ! A l'avenir, il sera mon « unique secours. Je n'en reçois pas d'autre « que celui qui m'est dispensé par Jésus « mourant sur la Croix... Je ne dois penser « qu'aux âmes des sauvages. Plus je réflé- « chis aux souffrances qui m'attendent, plus « je me sens joyeux que Dieu m'ait appelé « aux missions de ce malheureux pays. »

Le 12 juin, avant de partir, il écrivit encore à sa mère :

« Demain, je pars, sans autre chagrin que « d'aller trop loin pour pouvoir vous écrire « souvent. »

Le départ eut lieu le 5 juin.

Trois mois et un jour de voyage ! Ils n'arrivèrent au Fort Saint-Charles que le 6 sep-

tembre. La traversée du lac Supérieur, qu'il fallait faire en canot, cabotant le long des côtes, avait été particulièrement longue et mauvaise. Le lac Supérieur est une véritable mer intérieure, longue de six cents kilomètres, large de deux cent cinquante, où le vent soulève des lames courtes et pressées excessivement méchantes.

La Vérendrye comptait trouver Saint-Charles dans un état prospère. C'était oublier de compter avec la nature. La rivière, grossie par de fortes pluies, avait débordé et, d'un seul coup, emporté les champs de maïs. La disette régnait. La Vérendrye avait compté que Saint-Charles se suffirait à soi-même, que les vivres qu'il apportait lui serviraient à pousser plus avant vers l'Ouest. Or, il n'en était rien. Il lui fallut, avant tout, se servir de ses provisions pour empêcher ses hommes de mourir de faim durant l'hiver. Il vint même au secours des sauvages qui, durant l'été, avaient plus songé à guerroyer contre les Sioux qu'à préparer du poisson fumé et du pemmikan, et crevaient de misère. Joignez à cela que la petite vérole, — qu'on ne savait pas prévenir, — s'était mise dans les tribus indiennes, où elle exerçait de terribles ravages.

Cependant, Jean-Baptiste et La Jemmeraye avaient construit le Fort Maurepas

(l'actuel Fort Alexander). Ils s'en furent l'occuper. Marin Hurtebize demeura au Fort Saint-Pierre, tandis qu'au Fort Saint-Charles La Vérendrye continuait ses préparatifs, tant bien que mal.

Mais, l'hiver fut terrible. La tempête sévit, empêchant la chasse. Il fallut se rationner à un seul repas par jour, de poisson fumé. On mangea du loup, ce qui, les jours que l'on en tuait, constitua un menu de luxe. Si cruelle fut la famine que l'île qui s'élevait en face du fort garde encore aujourd'hui le nom significatif de l'Ile de la Faim.

Au printemps, La Vérendrye était plein d'espoir. Un courrier de Maurepas lui apporta le deuil. La Jemmeraye était mort. La lame, trop bien trempée, avait usé le fourreau. Cet héroïque jeune homme n'avait que vingt-sept ans. Quel chagrin pour l'oncle et pour le chef ! Quelle mélancolie ! Quel remords, peut-être ? en songeant à la douleur de Marie-Reine de la Jemmeraye. La pauvre mère ! Cependant, lorsque, des mois plus tard, elle apprit la nouvelle, ses premiers mots furent: « Seigneur ! que votre volonté soit faite. » Après quoi, elle pria et pleura.

Le courage manqua au père Aulneau. Il perdait ses peines auprès des sauvages. La religion du Christ ne plaisait pas à ces hommes, dont l'idéal était de chasser et de

guerroyer. Allez donc leur faire comprendre qu'il ne faut point torturer ses prisonniers, ni se parer de leur scalp ensanglanté !

Le missionnaire demanda à rallier la mission de Michillimakonac. La Vérendrye, bien à contre-cœur, l'y autorisa, lui donnant pour escorte dix-neuf hommes et son fils aîné, Jean-Baptiste. Trois canots les emportèrent.

Quinze jours plus tard, un agent de La Vérendrye, Le Gras, convoyant deux canots de vivres, arriva au Fort Saint-Charles. Il avait dû croiser le Père Aulneau et Jean-Baptiste. On lui en demanda des nouvelles. A l'inquiétude de tous, il ne les avait pas vus. Bien plus, un messager, Bourassa, revint en piteux état. Il avait été pris, non loin du fort, par un parti de rôdeurs Sioux. Les sauvages commençaient de le torturer quand une femme intercéda en sa faveur. Jadis prisonnière des Cris, elle avait été délivrée par l'ordre de La Vérendrye. Elle payait sa dette.

Des éclaireurs se mirent en route. Ils revinrent le 22 juin, porteurs de sinistres nouvelles. Les Sioux avaient surpris et massacré la petite troupe. Après avoir tué les Français, ils les avaient scalpés, puis, par dérision, enveloppés dans des peaux de castor et alignés les uns auprès des autres. Les corps du missionnaire et de Jean-Baptiste étaient particulièrement mutilés.

Quelques jours auparavant, le P. Aulneau avait écrit à sa mère :

« Peut-être, au lieu d'apprendre ma « réussite, apprendrez-vous ma mort. Que « la volonté de Dieu soit accomplie. Je ferai « de bon cœur le sacrifice de ma vie. »

L'Ile du Massacre ! Le nom lui resta.

La Vérendrye n'eut pas un mot, pas une larme. Il baissa la tête, sans doute, pour une muette prière. Ses trois fils restants l'embrassèrent.

Cependant, sa volonté ne fléchit pas.

Tout autre eût cherché à tirer des Sioux une vengeance éclatante. Les tribus voisines, les Cris et les Sauteux, même les Assiniboines — une branche de la famille des Sioux — vinrent lui offrir de se mettre à leur tête, pour châtier les meurtriers d'une façon exemplaire. Mais, une guerre contre les Sioux risquait d'anéantir les projets formés par La Vérendrye de pousser plus avant vers l'ouest. Comment, au surplus, espérer de commercer avec ces peuplades, si l'on vivait en état d'hostilité avec eux. Il fallait donc sacrifier à l'avenir de l'expédition tout projet de vengeance. Cette politique avait son revers. Les Cris, les Sauteux et les Assiniboines commencèrent par mettre cette clémence sur le compte de la lâcheté. La Vérendrye se déshabilla, leur montra ses

glorieuses blessures de Malplaquet. Ce qui les ramena à l'admiration. Un autre effet dangereux de l'impunité était d'enhardir les Sioux.

Les affaires nécessitaient que La Vérendrye fît de nouveau le voyage de Montréal. Il s'y décida, emmenant avec lui un chef Cri. Ils descendirent en quatorze canots, chargés de fourrures.

C'était pour aller au devant de nouveaux affronts. Maurepas, sous l'influence des ennemis de Beauharnais et de La Vérendrye, l'accusait d'être plus occupé de faire sa fortune par le commerce des fourrures que de découvrir la mer de l'Ouest. Beauharnais répondit, relatant la mort de La Jemmeraye, le meurtre de Jean-Baptiste, montrant La Vérendrye abandonné, sans vivres, sans argent, sollicitant un viatique de trente mille livres.

A quoi Maurepas répondit :

« *Versailles, le 23 avril 1738.*

« *A M. le marquis de Beauharnais.*

« *J'ai examiné avec attention le journal,*
« *que vous m'avez envoyé, du Sieur de La*
« *Vérendrye. Et je vous avoue que je n'ai*
« *pas été peu surpris de voir le peu de*
« *progrès que cet officier a fait pour la*
« *découverte de la mer de l'Ouest.*

« Si l'on ne pousse pas cette entreprise
« avec plus de vivacité, il ne faut pas se
« flatter d'en voir la fin. Je ne sais même
« pas si le zèle du Sieur de la Vérendrye est
« aussi pur que vous le supposez... Il ne
« saurait se justifier d'avoir abandonné son
« poste pour descendre à Montréal au lieu
« de profiter du temps pour pénétrer plus
« loin. »

Et comme cette lettre, dont nous ne donnons que des extraits, contenait un blâme à l'égard de Beauharnais, ce dernier, en en accusant réception, ne défendit que fort mollement l'explorateur. Cependant, il s'arrangea pour lui permettre de reconstituer une nouvelle société.

La Vérendrye put repartir de Montréal le 18 juin 1738, avec vingt-deux hommes et six canots. Il arriva à Saint-Charles le 31 août. Les sauvages l'y accueillirent avec infiniment plus de témoignages d'admiration et d'affection que ne l'avaient fait les Français de Québec et de Montréal. Il en repartit presque aussitôt pour Fort Maurepas, sur le lac Winnipeg, où La Vérendrye alla prier sur la tombe de son neveu La Jemmeraye, enterré à l'île aux Roseaux.

Le 24 septembre, poursuivant sa route vers le Sud-Oues, il eut une grande surprise.

La nature du pays changeait d'un seul coup. Au lieu de ces forêts enchevêtrées, qui s'élevaient sur un maigre sol tout écorché par les rochers, il trouvait devant lui la Prairie immense, plate, couverte d'une herbe grasse, coupée de marais, d'où s'élevaient les cris de milliers de canards et d'oies sauvages. Les « poules de prairie » — comme les compagnons de La Vérendrye appelèrent le grouse *cupido veneris* — s'élevaient sur leurs pas. De grands lièvres bondissaient. Parfois, un troupeau d'antilopes ou de bisons disparaissait à l'horizon. Les arbres étaient rares. C'étaient des *ilets* de bois — comme parlent encore les métis, descendants des compagnons de l'explorateur — boqueteaux d'érables, de bouleaux et de trembles. D'innombrables petits loups de prairie, les *coyotes*, hurlaient joyeusement à la tombée de la nuit. Au confluent de la rivière Assiniboine et de la Rivière Rouge, La Vérendrye tint un palabre avec les chefs Cris. Il ordonna qu'on élevât là un fort, le Fort Rouge, qui, aujourd'hui, s'appelle Winnipeg et compte plus de deux cent mille âmes.

Il fallait, maintenant, remonter la rivière Assiniboine. Elle avait trop peu d'eau pour des canots chargés, et ce fut un voyage pénible. L'on se décida à faire un portage. L'on aboutit à l'endroit qui s'appelle,

aujourd'hui encore Portage-la-Prairie — une coquette ville de vingt mille habitants — et l'on y commença d'élever un fort, le Fort la Reine. Le pays était occupé par les Assiniboines, ou Sioux du Nord, ennemis implacables des Sioux de l'Ouest. Leurs descendants sont, encore aujourd'hui, groupés en villages entre la ville de Portâge-la-Prairie et la rivière.

La Vérendrye eut la joie, le 9 octobre, de voir arriver du renfort. C'était M. de Lamarque, le grand oncle du célèbre naturaliste, avec huit hommes, deux canots et quelques vivres. Déjà, il se préparait à pousser plus avant vers l'Ouest.

Le sergent Limousin, dit Sanschagrin, devait demeurer au Fort la Reine, en achever l'aménagement, tandis que La Vérendrye et vingt hommes choisis devaient, le 16, reprendre leur marche. Chaque homme reçut une livre de poudre, vingt balles, une paire de mocassins de rechange, une hache et une gamelle. Une trentaine de sauvages se joignirent à la petite troupe.

Pour le moment, il n'était pas question de guerre, mais de joie. Les affaires de La Vérendrye ne s'en trouvaient guère mieux. Au lieu des longues étapes qu'il comptait faire dans la prairie, l'on était sans cesse arrêté par des offres d'hospitalité qu'il fallait

accepter. L'on était invité à prendre part à des festins de chair d'ours. Ces animaux étaient alors très communs le long de la rivière Assiniboine. L'auteur de ces lignes se rappelle, il y a trente ans à peine, avoir tué des ours à moins de vingt kilomètres de Portage-la-Prairie, le Fort la Reine de La Vérendrye.

Les Assiniboines avaient pour voisins un peuple que l'on nommait les Mandanes et que les Cris et les Assiniboines avaient décrits à La Vérendrye comme des Indiens blancs. On supposait qu'il s'agissait d'un métissage avec les conquistadors. D'autant qu'on les disait plus civilisés que les autres Indiens.

Nous avouons, pour nous, ne pas savoir grand'chose de ce peuple, dont le nom est bien inconnu, aujourd'hui, dans l'Ouest canadien (1). Il ne semble pas qu'ils différaient beaucoup de leurs voisins Sioux, Pawnees, ou Pieds noirs. Au rapport de La Vérendrye, ils avaient le teint un peu plus clair. Ils vivaient nus en été, même les femmes. Mais le nudisme n'est pas une preuve absolue de civilisation. Il convient de dire que les Sioux n'étaient guère plus

(1) Le prince Maximilien de Wied, qui visita ce peuple en 1833, les donnait alors comme en voie de disparition rapide.

vêtus. La Vérendrye rapporte que leurs traits étaient plus fins que ceux des autres Indiens. Mais, là encore, il convient de faire remarquer que telles tribus, aujourd'hui encore, ont des traits plus repoussants que n'en ont certaines autres.

Ces Mandanes furent amicaux. Leur chef, accompagné de trente guerriers, s'en vint rendre visite à La Vérendrye, lui apporter du maïs et du tabac de leurs récoltes. Au dire de l'explorateur, ils travaillaient bien le cuir et l'osier et avaient un certain goût de la propreté. Ils plaçaient leurs morts sur des échafauds. L'on rencontrait alors cette coutume chez bien des tribus.

La Vérendrye se rappelait avoir été soldat. Il fit défiler sa troupe en bon ordre, son second fils en tête, portant la bannière fleurdelysée. En arrivant au village des Mandanes — le 3 décembre 1738 — les Français tirèrent trois salves en l'air. Le village entier se porta à leur rencontre.

Le chef les reçut avec de grandes démonstrations d'amitié et les conduisit à une loge assez spacieuse mais, où les Indiens se pressaient tellement, qu'en dépit de cette propreté relative dont parle La Vérendrye, leur odeur, dit-il, incommoda fort les Français.

La Vérendrye avait préparé, à l'intention des Mandanes, un sac plein de présents.

Il lui fut volé dès l'arrivée. Mésaventure fâcheuse, car, sans présents, il était difficile d'obtenir des guides. Le chef mandane s'en excusa d'une façon charmante, disant qu'il y avait bien des voleurs parmi ses hommes. Autre ennui : l'interpète que La Vérendrye s'était attaché était tombé amoureux d'une fille des Assiniboines et s'était enfui avec elle. On en fut réduit à se faire comprendre par signes. Cependant, avant le départ de l'interprète, bien des informations précieuses avaient été recueillies. Les Mandanes dirent, entre autres choses, qu'à un été de marche le long d'une rivière voisine, l'on rencontrait des hommes blancs, vêtus d'un acier que les flèches ne pouvaient traverser. Il s'agissait vraisemblablement des Espagnols du Mexique.

D'après La Vérendrye, ces Mandanes auraient eu, à l'époque, six villages, dont celui qu'il avait visité et qui comprenait cent trente maisons était l'un des plus petits. Il note que chacune des maisons abritait un certain nombre de familles. Ces villages étaient assez bien bâtis, et entourés de fossés et de palissades.

Le dessein de l'explorateur était de demeurer tout l'hiver avec ses nouveaux amis. Mais comment payer leur hospitalité, du moment que le sac à présents lui avait été volé. Il fallait donc songer au retour.

Avant de reprendre le chemin, il convenait de faire une prise de possession. A cet effet, il confia au chef une boîte ornée de rubans, contenant un drapeau, et une plaque de marbre sur laquelle était gravée une inscription. Il laissa chez les Mandanes deux de ses hommes, afin qu'ils apprissent la langue de cette peuplade, et reprit la direction du Fort La-Reine.

Il faut, pour comprendre les fatigues de ce terrible voyage, se faire une idée de l'hiver dans la prairie canadienne. Bien que la neige y tombe avec moins d'abondance que dans les pays de l'Est, les froids y sont plus intenses. Le thermomètre y descend volontiers au-dessous de —50°. Le vent y souffle en tempête, créant ces terribles chasse-neige qui sont connus sous le nom de blizzards, et que les Canadiens nomment, pittoresquement, des « poudreries ».

Or, La Vérendrye était malade. Songez qu'il avait largement dépassé la cinquantaine. Songez, aussi, à tout ce qu'il avait enduré de misères physiques et morales. Il était si faible qu'il différa son départ de trois jours. Mais, il lui fallait revenir, marchant à la raquette. Cent lieues de prairie glacée à couvrir, sans un abri, sans une maison. Peu de vivres ! Un lit de fourrure dans la neige. Impossible même, dans ce pays sans bois,

d'allumer un feu de camp. Pour se tenir chaud, l'on se couchait en tas, les uns contre les autres. L'on avançait à la raquette, la figure cinglée par la neige poudreuse, dure comme du sable, soulevée avec force par le vent.

Ils croisèrent des Indiens, aussi misérables qu'eux. Et ils étaient encore à quarante lieues de Fort la Reine quand les forces manquèrent à la Vérendrye. Lamarque partit alors en avant. Il réussit à gagner le fort et à y former une colonne de secours, qui réussit à ramener l'explorateur. Celui-ci nota simplement dans son journal cette courte phrase : « Je n'ai jamais de ma vie enduré tant de misères. » Si l'on songe à tout ce qu'il avait jusqu'ici souffert, cette phrase si concise est d'une magnifique éloquence.

Mais la découverte que venait de faire La Vérendrye, et dont la France ne comprit jamais l'importance, c'était tout simplement le grenier à blé du monde. A la même heure, Beauharnais, pour défendre son ami contre la mauvaise humeur de Maurepas, ne trouvait que ces mots :

« Le sieur de La Vérendrye a pénétré chez
« une nation inconnue jusqu'alors qu'on
« appelle les Blancs Barbus. Il me marque
« que ses enfants et ses engagés sont pleins
« de courage et de bonne volonté pour décou-

« vrir quelque chose qui mérite attention. »

Hélas ! l'agriculture coloniale ne semble jamais avoir beaucoup « mérité l'attention » des ministres français.

Durant sa convalescence à Fort la Reine, qui fut longue, La Vérendrye apprit l'existence d'une rivière, que les Indiens qui lui en parlèrent nommèrent Le Paskoyac — et qui s'appelle aujourd'hui la Saskatchewann, — rivière qui, au dire des Indiens, coulait vers l'Ouest. Ce fut un moment de grande joie. Il note dans son journal : « J'ai découvert « une rivière qui coule vers l'Ouest. » Or, la Saskatchewann coule, au contraire, du Sud-Ouest vers le Nord-Est. Mais il ne doula pas un instant qu'il avait, enfin, découvert la route vers la Chine.

En attendant, à Fort la Reine, comme naguère à Fort Saint-Charles, la famine sévissait. Les vivres attendus n'arrivaient pas. Et, pour cause ! Les créanciers de La Vérendrye les avaient fait saisir.

Aussi, dès que l'intrépide explorateur fut sur pied, il entreprit à nouveau le voyage de Montréal, où il se trouva en face de poursuites judiciaires. Quarante mille livres de dettes. Si le ministre avait pu comprendre combien ce passif était peu auprès du colossal actif que représentait la grande prairie de l'Ouest ! Mais qui disait alors richesses

coloniales, disait or, ou fourrures. Personne ne pensait au blé.

A Québec, on lui jeta au nez qu'il ruinait ses associés, mais s'enrichissait secrètement. Il répondit amèrement : « Si de supporter « un fardeau de 40.000 livres de dettes, c'est « être riche, certes, je suis un homme riche, « et en passe de le devenir bien davantage. » Mais il écrit à Beauharnais cette fière parole: « Mes enfants et moi nous sommes sacrifiés « pour le service de Sa Majesté et le bien « de la colonie. »

Beauharnais, heureusement, s'interposa une fois de plus entre La Vérendrye et la meute rapace.

Sur le rapport qui fut expédié à Versailles, Maurepas s'adoucit un peu. Il manda au gouverneur général :

« Je ne sais si le Sieur de La Vérendrye « sera plus jaloux de tenir la parole qu'il « vous a donnée pour la poursuite de sa « découverte qu'il ne paraît l'avoir été jus- « qu'à présent. A juger cependant de cette « entreprise sur la dernière relation que « vous m'avez envoyée, on devrait s'attendre « à tirer des éclaircissements assez intéres- « sants. »

Oui, sept ans de désillusion, la perte de deux êtres chers ! Et, lui-même, brisé.

IX

LES FILS PRENNENT LA ROUTE DE L'OUEST

Le 13 octobre 1741, La Vérendrye était de retour au Fort la Reine. Mais vieilli, mais brisé. Cependant, son cœur demeurait plein de foi. Il se hâta d'envoyer son fils Pierre fonder un nouvel établissement, Fort-Dauphin, — aujourd'hui la ville assez prospère de Dauphin.

Il ne pouvait songer à repartir pour une nouvelle aventure. Son corps était usé, bien que son âme demeurât fière et intacte. Son fils aîné, Pierre, et son troisième fils, Louis-Joseph, qu'on appelait le Chevalier, suivant la coutume de l'époque, se substituèrent aussitôt à lui. Huit ans d'expérience. Une volonté à toute épreuve. Ils avaient passé ces deux hivers à étudier la langue des Assiniboines et quelques mots de mandane.

Louis-Joseph semble avoir eu, plus que son frère, le don d'écrire. La relation de ce voyage, le plus important qui ait été fait depuis la prise de possession de la Louisiane par Cavelier de la Salle, est de sa main. C'est *Le journal du voyage fait par le Chevalier de la Vérendrye* (Archives de la Marine).

Au surplus, les deux hommes que La Vérendrye avait laissés derrière lui chez les Mandanes étaient de retour. Ils déclaraient avoir été bien traités par ces sauvages. Leurs hôtes, disaient-ils, ne les avaient laissés partir qu'à regret. Leurs récits étaient engageants. A la fin du printemps, maintes tribus indiennes étaient venues en visite. C'étaient des gens bien montés, des chasseurs de bisons qui s'en venaient échanger les robes des bisons, et les peaux d'antilopes brodées par leurs femmes, contre le maïs et les fèves des Mandanes. Ils avaient campé, élevant leurs *teepees,* ou loges coniques, faites de peaux de bisons, sur l'autre rive du Missouri. Une des tribus venues à cette sorte de foire disait arriver d'un lointain pays situé au soleil couchant, où des hommes blancs vivaient dans des maisons de briques et de pierres.

Les deux Français s'étaient rendus au camp de ces sauvages. Le chef de ces derniers prétendait parler la langue de ces mystérieux

hommes blancs. Les Français ne purent rien entendre à son baragouin. Peut-être était-ce de l'espagnol ? Chose digne de remarque, ce chef affirma que les hommes blancs priaient le Grand Esprit dans de grandes bâtisses, qu'ils tenaient des livres à la main, qu'ils chantaient et que les mots *Jésus, Maria* revenaient sur leurs lèvres. Il s'agissait évidemment des Espagnols de la Californie. Il affirma avoir vu là un grand lac, dont les eaux étaient trop amères pour être bues et s'élevaient et s'abaissaient à tour de rôle. Il invita les deux Français à l'accompagner dans cette lointaine région. On pouvait, disait-il, l'atteindre avant l'hiver, non sans faire un long détour pour éviter une tribu singulièrement cruelle qu'ils appelèrent les Gens du Serpent.

A écouter cette histoire, l'espoir renaquit au cœur de La Vérendrye. Il dépêcha aussitôt son fils Pierre et deux hommes, avec ordre de se procurer des guides chez les Mandanes et de se mettre en route pour la mer occidentale.

Les guides furent impossibles à trouver. Pierre et ses deux compagnons revinrent. Une fois de plus, La Vérendrye goûtait le fiel de la déception.

Mais, ni lui, ni ses fils, n'étaient hommes à se laisser abattre. Au printemps de 1742,

Pierre, le Chevalier et deux Canadiens quittèrent le Fort la Reine, aussitôt le dégel terminé. C'était le vingt-neuf avril. Ils remontèrent l'Assiniboine et son affluent, la rivière Souris, et gagnèrent en trois semaines le pays des Mandanes.

Le journal du Chevalier nous renseigne sur ce voyage : « Nous ne trouvâmes per-
« sonne, écrit-il, mais bien des bêtes sau-
« vages. Je remarquai en plusieurs endroits
« des terres de différentes couleurs, comme
« azur, espèce de vermillon d'un vert de
« pré, d'un blanc comme la craie, et d'autres
« couleurs d'ocre. Si j'avais prévu ne pas
« repasser dans ces continents, j'en aurais
« pris de chaque espèce. Je ne pouvais me
« charger, sachant que j'avais une grande
« route à faire. »

Il s'agit évidemment de la région connue sous le nom de « Mauvaises Terres », qui borde le « petit Missouri », où ces terres colorées, dominées, çà et là, par des buttes curieusement sculptées par les érosions, forment un paysage extraordinaire.

Aucune trace humaine. En revanche, le gibier abondait. Les bas-fonds, au long de la rivière, étaient peuplés de cerfs, de chevreuils et d'antilopes. D'immenses troupeaux de bisons pacagaient cette herbe clairsemée, mais savoureuse, connue sous le nom de

l'herbe-aux-bisons (*buffalo grass*). Ils s'engagèrent sur ce qu'ils appellent la montagne des Gens des Chevaux, qui nous semble devoir être la croupe qui domine le Yellowstone. Là, leur apparurent des cerfs wapitis, comme ils en avaient vu déjà, et des mouflons des Montagnes Rocheuses (le *bighorn* des Américains), qu'ils voyaient pour la première fois. L'ours gris hantait ces régions. De nombreux serpents à sonnettes, à peu près inconnus au Canada, les obligeaient à prendre des précautions. Le terrain était creusé de terriers par les « chiens de prairie », une sorte de marmotte, qui forment de véritables villages. Les grands loups gris et les coyotes erraient à la recherche du gibier.

Les Gens des Chevaux, qu'ils cherchaient, comme susceptibles de les mener au Pacifique, semblent avoir été, — d'après l'historien américain Parkman, — les Indiens connus sous le nom de Chéyennes. Cette tribu passe, en effet, pour être la première à avoir utilisé les chevaux sauvages, descendants des bêtes échappées aux conquistadors. Car le cheval n'est point originaire de l'Amérique, bien que, depuis la conquête du Mexique, il se soit multiplié de façon étonnante dans la Prairie.

Ils espéraient trouver les sauvages à « la montagne des Gens des Chevaux », qui,

d'après la description qu'en fait le Chevalier, semble être une chaîne de coteaux à l'Ouest du Petit Missouri. Ils y bâtirent une cabane, afin de s'y reposer confortablement, et allumèrent des feux pour signaler leur présence.

On était au 11 août, et ce n'est que le 14 septembre qu'ils virent, au lointain, tournoyer les volutes d'une fumée. Ils s'y rendirent aussitôt.

Mais, il ne s'agissait pas des gens qu'ils cherchaient. C'était, au contraire, une tribu nouvelle, à laquelle le Chevalier donne le nom de Beaux-Hommes. Parkman, qui joignait à son talent littéraire et à sa conscience d'historien une connaissance réelle des Indiens de l'Ouest, pense qu'il s'agit ici de la tribu des Corbeaux, notés pour leur force physique et leur haute taille. Ces Indiens étaient en guerre avec les Mandanes. Aussi, guides des frères de La Vérendrye s'empressèrent-ils d'abandonner ceux-ci et de s'enfuir chez eux.

Si les Beaux-Hommes étaient les ennemis des Mandanes, il ne semble pas qu'ils l'eussent été des Blancs. Ils accueillirent bien les deux frères et leurs compagnons français et les invitèrent à séjourner dans leurs loges.

La langue de leurs nouveaux amis était inconnue aux explorateurs. Parkman fait remarquer que les tribus indiennes de la

Prairie avaient un système de signes qui leur permettait de communiquer entre elles, et que, sans aucun doute, Pierre et Louis-Joseph l'avaient appris des Mandanes, et qu'ainsi ils purent se tirer d'affaire. Il semble, en tout cas, qu'ils parvinrent à faire comprendre à leurs nouveaux amis qu'ils étaient à la recherche des Gens des Chevaux, et qu'ils désiraient pousser jusqu'à la mer. Quelques présents offerts à propos tentèrent des jeunes gens à leur servir de guides. Aussi, le 9 novembre, ils se mirent en route, en direction du Sud-Ouest.

Deux jours plus tard, ils tombèrent sur la nation des Petits-Renards. Le 15 et le 16 novembre, ils rencontrèrent encore deux autres tribus. Le Chevalier les nomme les Pioyas. Il a été impossible de les identifier. Ces tribus se sont-elles fondues avec d'autres? Les connaissons-nous sous un tout autre nom ? Il est impossible d'en décider.

La nouveauté frappait ces peuples sauvages. Il semble qu'il y ait eu un certain attrait exercé par les deux frères. Toujours est-il que Petits-Renards et Pioyas se joignirent à eux dans leur quête des Gens des Chevaux.

Ils les trouvèrent enfin, le 19 novembre.

X

LA PRAIRIE ET LES INDIENS

Lorsque cent six ans après le voyage des deux frères, l'historien américain Parkman, soucieux de vérité, visita les tribus sauvages de l'Ouest — il nous en a laissé la relation dans *The Oregon Trail* (La piste de l'Orégon) — ni les hommes ni les choses n'avaient beaucoup changé. Des bouleversements avaient eu lieu en Europe, et dans la partie orientale de l'Amérique. La vie, les mœurs des Indiens de la Prairie n'avaient pas changé, si ce n'est que beaucoup d'entre eux, maintenant, possédaient des fusils, au lieu d'arcs et de flèches, que quelques trappeurs blancs, ou métis, allaient chercher des fourrures jusqu'aux Montagnes Rocheuses et que les premiers émigrants, alertés sur la valeur des terres nouvelles, commençaient d'arriver.

Nous avons déjà dit la difficulté qu'il y a

à superposer, sur les noms donnés par le Chevalier de La Vérendrye aux tribus indiennes rencontrées, les noms sous lesquels nous les connaissons plus ou moins. Pour la plus grande partie, il s'agissait vraisemblablement de tribus siouses, qui se paraient de noms de clans, Ogallallahs, Dacotahs, Minneconjous, Yanetons, Onepapas, Brûlés et autres, dont l'on retrouve les noms dans les romans d'aventures du Far-West, romans souvent écrits par des hommes qui connaissaient bien la contrée.

Ces Indiens étaient des nomades. Les troupeaux de bisons (ou *buffaloes*), qu'ils suivaient dans leurs migrations, leur fournissaient nourriture, vêtement, logement et combustible. Ces tribus n'avaient pas été longues à comprendre l'intérêt que représentait pour eux « la plus noble conquête que l'homme ait jamais faite », ou, pour parler plus simplement que Buffon, le cheval. Ils chassaient, capturaient au lazzo et domptaient les chevaux sauvages qui, par dizaines de milliers, erraient dans la prairie, à la recherche des meilleurs pâturages. Ces bêtes, issues des juments et des étalons andalous abandonnés par les conquistadors, avaient dégénéré par la consanguinité. Elles étaient devenues cette race connue sous le nom de *mustangs*, ou *cayouses*, dont on rencontre

encore quelques spécimens à l'état sauvage dans certaines vallées perdues des Montagnes Rocheuses (1), ou domestiqués, dans les réserves indiennes. Le poitrail est large mais la croupe est généralement étroite et faible. Les Indiens les montaient à cru, sans selle, sans bride et sans mors, les dirigeant par la seule pression des genoux, ou à l'aide de la longe en cuir tressé du licol. Ils s'en servaient aussi comme bête de trait et de somme. Le cheval tire presque aussi bien par la queue que par l'épaule — comme l'auteur de ces pages en a fait souvent l'expérience sur les terres découvertes par La Vérendrye — et les Indiens les attelaient ainsi à des sortes de traîneaux, car ils n'avaient pas encore découvert la roue. Ils procédaient aussi de la façon suivante. Les perches qui formaient l'armature de leurs *teepees,* ou loges coniques, étaient arrimées de chaque côté du cheval, comme des brancards, entre lesquels on attachait les peaux de bisons qui recouvraient la tente, et les quelques ustensiles de cuisine en bois creusé, ou en écorces de bouleau, qui formaient le ménage. Les femmes, les *squaws,* quand elles ne suivaient pas à

(1) L'une de ces bandes, perdue dans le grand cañyon du Colorado, a dégénéré au point de devenir absolument naine, pas plus haute que ne le sont des chèvres ordinaires.

cheval, s'installaient sur cette charge. Dans les endroits où le bois est rare, ce qui est la règle dans une grande partie de la prairie, l'on se servait, pour le feu, des bouses sèches des bisons. La nourriture la plus ordinaire de ces sauvages était le pemmikan. Les femmes le préparaient en faisant sécher au soleil et à la fumée la viande de bison découpée en minces lanières, en la pilant entre deux pierres, en la pétrissant avec la graisse de l'animal et avec des baies sauvages, par exemple la merise, qu'on trouve en abondance dans certaines de ces régions. Les Indiens avaient donc, d'instinct, découvert le secret des vitamines. Il va de soi qu'au cours des chasses, ils mangeaient de la viande fraîche, rôtie, grillée, ou bouillie, et même crue. Le foie cru était un régal particulièrement apprécié. Le plat de luxe était la bosse du bison. Dans la *Prairie*, Fenimore Cooper nous donne un aperçu de la façon dont les habitants de cette prairie faisaient braiser cette bosse dans un trou rempli de charbons ardents.

La chasse du bison, qui était à la fois une nécessité et une fête, se faisait à cheval. C'était un sport dangereux. Il fallait, en effet, galoper à « tombeau ouvert », sur un mauvais terrain, parsemé de trous creusés par les chiens de prairie, les marmottes-gophers, les skunces et les blaireaux. Quelle

que fut l'habileté des chevaux à demi sauvages des Indiens à éviter les trous, les chutes étaient nombreuses et souvent graves. On tuait le bison en lui décochant, à bout portant, une flèche. Si les rapports des divers voyageurs qui ont assisté à ces chasses, le prince de Wied, Parkman, Mgr Tasché, l'abbé Petitot, Mgr Laflèche et d'autres ne concordaient, l'on aurait de la peine à croire que ces flèches étaient décochées avec tant de force qu'il arrivait qu'elles traversassent l'animal de part en part.

Ces gens étaient bons archers. L'un de leurs jeux favoris consistait à faire rouler une sorte de palet d'osier, qu'il fallait, dans sa course, percer d'une flèche. Ils maniaient aussi la lance et le casse-tête. Ils allaient au combat nus, ou à peu près, le chef couvert de leur coiffure de plumes d'aigles teintées en blanc, rouge et noir, se protégeant d'un petit bouclier d'osier recouvert de peau de bison, attaché au bras gauche. Ils scalpaient les morts, selon la coutume de tous les sauvages de l'Amérique du Nord, et suspendaient les scalps à la hampe de leurs lances, et à l'entrée de leurs loges. Ils torturaient leurs prisonniers avant de les mettre à mort. Ils étaient volontiers voleurs et fourbes. Cela était considéré chez eux, plutôt comme vertu que comme vice. La bravoure était courante

chez eux. Leur endurance était étonnante. Ceux qui ne mouraient pas à la guerre avaient une longévité merveilleuse. Nous nous rappelons avoir connu un chef sioux presque centenaire dont l'aptitude à supporter la fatigue d'une dure quinzaine de chasse faisait notre admiration. Ce chef avait quatre jeunes épouses légitimes, qui, à elles quatre réunies, n'avaient pas son âge. Ils étaient volontiers polygames. Leur religion était des plus vagues, bien plus vague, encore, que celle des Indiens de l'Est. Beaucoup d'entre eux semblent n'avoir eu aucune notion d'un « Grand Esprit ».

Les querelles étaient fréquentes entre eux et se terminaient souvent par des morts. Jaloux des terrains de chasse, ils se les disputaient âprement avec les peuplades voisines et même, souvent, avec les clans de la même origine, se livrant alors des guerres meurtrières et sans pitié.

Ils avaient des danses rituelles, — la danse du Soleil, entre autres. Le plat d'honneur, dans les banquets, était la viande de chien, plus particulièrement de chien blanc.

La prairie, elle-même, où ils étaient, avait un caractère bien différent de celui qu'elle a dans la région située au Sud de Fort la Reine. Au lieu d'être une étendue plate et marécageuse, comme elle l'était alors vers le

confluent de l'Assiniboine et la Rivière Rouge, elle était, ici, ondulée. Le pays offrait l'aspect d'un parc, avec ses bas-fonds verdoyants, où les oiseaux aquatiques criaient dans les mares. Canards, sarcelles, butors, poules d'eau, bécassines, râles emplissaient de vie les roseaux, guettés par leur dangereux ennemi, l'aigle à tête blanche. Les antilopes, curieuses, se montraient souvent de près, dans l'ignorance du danger. Les frères firent connaissance avec le Grizzly, le terrible ours gris des Montagnes Rocheuses et de ses environs, bien plus gros que l'ours noir avec lequel ils étaient familiarisés depuis longtemps. Il s'agissait ici d'un animal géant, haut et puissant comme un taureau, rapide à la course et d'humeur autrement mauvaise que l'inoffensif ours brun. Tuer un ours gris passait pour un exploit, parmi les Indiens, et c'en était un, si l'on songe aux armes primitives avec lesquelles ils s'attaquaient à ce formidable adversaire. L'Indien vainqueur d'un ours gris se faisait un collier des griffes longues et acérées, de plus de prix encore que les objets brodés sur de la peau de cerf chamoisée, constellée de figures en piquants de porc-épic, ingénieusement teints par les *squaws*.

Le climat était beaucoup plus doux que celui des environs de l'Assiniboine, bien que

tonique et vif. Certes, en hiver, les chutes de neige étaient fréquentes. Mais le vent « chinook », qui souffle du Sud-Ouest par dessus les Montagnes Rocheuses et dont les effets tièdes sont analogues au *foehn* helvétique, réchauffait la température et amenait de brusques et agréables dégels.

La Prairie était émaillée de fleurs, d'une gaieté riante, dès que venait le printemps. Les moustiques et les maringouins y étaient moins méchants, moins cruels qu'au Nord. Les sauvages eux-mêmes, plus amplement pourvus de vivres par la nature, s'y montraient plus hospitaliers.

Nous imaginons sans peine que le séjour des frères La Vérendrye chez leurs nouveaux amis dût être l'une des périodes les plus heureuses de leur existence mouvementée. Ils étaient encore jeunes. Leur héroïque père avait gardé pour lui ses déceptions, ne partageant avec ses enfants que ses peines physiques les plus faciles à supporter.

XI

A LA RECHERCHE DES « GENS DE L'ARC »

La consternation régnait, lorsque les deux frères et leurs amis arrivèrent au village, — ou, plus exactement, au camp, — des Gens des Chevaux. Le *Journal* du Chevalier nous rapporte qu'on n'entendait que des hurlements et des gémissements de douleur. Quelques jours plus tôt, de dangereux voisins, les « Gens du Serpent » (les Shoshones ou Shawnies actuels) avaient fait une incursion chez les Gens des Chevaux et en avaient fait un grand massacre. De tous temps, les diverses tribus des Sioux avaient été en guerre avec les Gens du Serpent, qui paraissent avoir été de redoutables guerriers. Encore en 1846, un siècle plus tard, le récit que nous donne Francis Parkman de son voyage chez les Sioux nous montre ceux-ci préparant une

expédition pour venger les affronts faits par les Gens du Serpent.

Cette nation passait, en effet, pour belliqueuse entre toutes. Ils tuaient les mâles de tous âges et emmenaient les femmes captives, les gardant ou les échangeant contre des chevaux ou des verroteries. L'année 1741, au dire des Gens des Chevaux, les Gens du Serpent ne leur avaient pas détruit moins de dix-sept villages.

Il était vain de demander à ces gens terrifiés de guider l'expédition vers les rivages du Pacifique. Ils avaient entendu parler de la mer de l'Ouest. Mais ils n'étaient jamais descendus jusque-là. De plus, cette tribu décimée était frappée de terreur à la pensée de traverser le territoire des Gens du Serpent. Tout ce qu'ils purent conseiller à Pierre de La Vérendrye, ce fut de se mettre en quête d'une autre tribu, nommée les Gens de l'Arc, amie des Gens des Chevaux, — probablement un des nombreux clans de la nation des Sioux. Ces Gens de l'Arc passaient pour vaillants et seuls capables d'affronter avec succès les Gens du Serpent. Il semble, au surplus, que ces nouveaux Indiens avaient dû franchir les Rocheuses et descendre plusieurs fois jusque peut-être dans la vallée du Sacramento, pour trafiquer avec les Espagnols.

Même pour se faire guider jusque chez

eux, il fallut que Pierre de La Vérendrye usât de diplomatie et fît force dons et promesses pour obtenir qu'on leur montrât le chemin.

Il fallait, une fois de plus, reprendre la route du Sud-Ouest.

Plusieurs journées de marche les amenèrent jusqu'à un mamelon, d'où, dominant la prairie, surgissaient les loges d'un vaste camp indien.

Les guides leur dirent qu'ils avaient enfin trouvé ceux qu'ils cherchaient.

XII

SUR LE SENTIER DE LA GUERRE

Imaginez l'étonnement de ces sauvages, dont bien peu avaient vu un blanc, lorsque les quatre Français se présentèrent à leur camp. Toute la population se porta à leur rencontre. Le Chevalier note que la courtoisie avec laquelle le chef des Gens de l'Arc les reçut « ne sentait en aucune façon le sauvage ». Certes, comme le dit le Chevalier, les explorateurs n'avaient pas à se plaindre de la façon dont, jusqu'alors, ils avaient été reçus dans les villages où ils étaient passés. Mais aucune de ces réceptions ne se pouvait comparer à celle du grand chef des Gens de l'Arc, qui, à l'encontre des autres, n'était nullement avide et prit grand soin des affaires qui appartenaient aux Français, au lieu d'en encourager sous main le pillage, comme l'avait fait le chef des Mandanes. Il n'est donc pas étonnant que Pierre et le Cheva-

lier se soient sentis pris d'affection pour cet homme.

Une fois de plus, cependant, ils furent désillusionnés. La première question avait été, en effet, pour s'enquérir du Pacifique. Mais, personne d'entre ces gens n'y avait été, ni le chef, ni aucun membre de sa tribu. Ce qu'ils en connaissaient, c'était par l'intermédiaire des prisonniers qu'ils avaient faits aux Gens du Serpent. Ainsi, une fois de plus, les guides allaient faire défaut.

Les frères de La Vérendrye eurent, un instant, l'idée de pousser plus avant, chez les Gens du Serpent. Mais les conditions devenaient impossibles pour cela. Car, lorsque Pierre eut exprimé sa surprise à la vue d'un camp aussi important, son nouvel ami lui expliqua que le ban et l'arrière-ban des clans sioux avaient été convoqués pour une grande guerre contre les Gens du Serpent.

Bien au contraire du camp des Gens des Chevaux, où tout n'était que larmes et désolation, ici, tout était chants joyeux et enthousiasme. Les « braves » chantaient leurs propres exploits et brandissaient leurs lances ou leurs casse-têtes ornés de scalps. On dansait, au son du tambour, la danse de guerre. Les femmes cousaient, dans des sacs de peau, le pemmikan destiné à assurer les vivres de l'expédition. Les jeunes gens, qui

en étaient à leur premier « sentier de la guerre », se vantaient par avance de leur bravoure. C'était une fête.

Il ne fallait donc pas penser à trouver des guides. Bien mieux, si l'on regarde sur une carte des Etats-Unis, on a l'impression, d'après le récit du voyage du Chevalier, que les explorateurs se trouvaient alors dans le Nord-Est de l'Etat actuel du Wyoming. Le lac Salé, dont parlaient les Indiens et que connaissaient les Gens du Serpent, était-il vraiment le Pacifique ? Ne s'agissait-il pas simplement du Grand Lac Salé qui se trouve dans l'Etat actuel de l'Utah, au bord duquel, un siècle plus tard, Brigham Young fondait la capitale des Mormons ? C'est une question que l'on peut à bon droit se poser. A vol d'oiseau, un millier de kilomètres les séparait encore de l'océan. La tendance des sauvages à enjoliver leurs récits et à s'emparer pour leur propre compte des récits des autres exige que l'on se défie de leurs affirmations, même les plus énergiques. Songez que Pierre de la Vérendrye, et son frère, le Chevalier, n'avaient pas encore atteint les Montagnes Rocheuses. Une distance encore grande comme deux fois, au moins, la longueur de la France, les séparait de cette mer dont ils espéraient trouver le chemin, ce chemin qui ne fut tracé que soixante-deux

ans plus tard par deux Américains, Clarke et Lewis, mais appuyés, eux, par de larges crédits ouverts par leur gouvernement. Alors que les La Vérendrye en étaient réduits à leurs seules ressources !

Le Chevalier ne cède pas à la tendance actuelle de l'analyse. S'il nous avait livré le « monologue intérieur » des deux explorateurs, nous y lirions, sans doute, le drame d'une déception. Quoi qu'il en soit, des hommes d'action de cette trempe ne pouvaient hésiter longuement. Il fallait prendre un parti, et ils le prirent.

Leur nouvel ami les pressait de se joindre à l'expédition. Chose absolument contraire aux idées dans lesquelles leur père les avait élevés. La Vérendrye avait toujours tenté de se poser en médiateur entre les diverses tribus indiennes. Il avait sacrifié la vengeance à ce désir de paix. Les Sioux lui avaient tué son fils aîné. C'étaient cependant des Sioux qui, aujourd'hui, étaient les amis et les guides de ses fils. Guerroyer contre les Gens du Serpent, dont les domaines s'étendaient justement en travers de la route du Pacifique, c'était se fermer le chemin. Pierre commença donc par refuser de se joindre aux Gens de l'Arc.

Mais ceux-ci insistèrent. Il y a là une scène du dernier comique, durant laquelle leur

nouvel ami vint pleurer sur l'épaule de Pierre. Les Gens du Serpent étaient, disait-il, les ennemis du monde entier et le seul espoir que les Blancs pouvaient avoir de traverser leur pays était que ce peuple fût exterminé. Enfin, si Pierre, son frère et les deux autres Français ne voulaient pas prendre part à la bataille, ils pouvaient, tout au moins, en être les spectateurs. Leur présence porterait chance aux Gens de l'Arc. Pierre, après une longue discussion, accepta d'accompagner ses nouveaux amis à titre de conseiller militaire. A vrai dire, il ne perdait pas l'espoir de les amener à une réconciliation, qui lui ouvrirait la route de l'Ouest.

Les sauvages tinrent conseil, suivant leurs habitudes, et fumèrent avec eux le calumet. « Du haut des montagnes où nous vous mènerons, dit le chef, nous vous montrerons le grand lac salé que vous cherchez. » Nul doute que cette promesse ne fût de nature à fortifier l'espoir de Pierre de La Vérendrye.

Le *Journal* du Chevalier ne nous donne pas la description du départ de l'expédition. Mais le grand historien américain Parkman, qui, à une époque où le seul changement apporté dans les mœurs des Sioux et des Gens du Serpent, était la possession de quelques armes à feu, avait pris part à une expédition de même nature, projetée — nous disons

projetée parce qu'elle tourna encore plus court que l'expédition à laquelle nous allons assister — par les Ogallallahs — une tribu siouse — contre les mêmes Gens du Serpent. L'on trouve dans le tome VIe du monumental ouvrage que l'écrivain a consacré à *L'Angleterre et à la France en Amérique du Nord* (chap. XVI : A la recherche du Pacifique) un tableau si vivant que je ne puis m'empêcher de le traduire ici :

« L'on finit », écrit Parkman, « par lever « le camp. Les squaws demontèrent les « loges. L'on se mit en route à travers la « prairie attristée et roussie par les frimas « de l'automne. Le spectacle était tel que « nous l'avons pu voir dans l'Ouest, à « l'époque de notre jeunesse, mais que nul « ne reverra jamais. Une immense foule « bourdonnait sur la plaine. Les tribus du « Missouri et du Yellowstone possédaient « alors de nombreux chevaux. Les meilleurs « de ceux-ci servaient à la guerre et à la « chasse ; les autres, de bêtes de somme. Ces « derniers étaient harnachés de curieuse « façon. Plusieurs des longues perches qui « servaient d'armature aux teepees, ou loges, « étaient attachées par l'une de leurs extré- « mités de chaque côté d'une selle rustique, « tandis que l'autre traînait par terre. Des « entretoises, ficelées à ces perches juste

« derrière le cheval, les maintenaient à trois « ou quatre pieds d'écartement, formant un « support assez résistant, sur lequel reposait « pliée de façon compacte la couverture en « peaux de bisons de la loge. Juchée sur le « tout, vous pouviez voir, assise, une mère « de famille et ses jeunes enfants, lesquels, « par mesure de précaution, étaient parfois « emballés dans un large panier d'osier sans « couvercle, et le favori domestique de la « famille, un corbeau apprivoisé, un chiot, « parfois même un ourson. D'autres chevaux, « bâtés de même sorte, portaient les vases « de bois, les marteaux de pierre et autres « ustensiles, ainsi que la provision de viande « de bison boucanée, cousue dans des peaux « non tannées blanchies à la chaux et peintes « diversement (1). Beaucoup des innombra-« bles chiens, assez semblables à des loups, « non seulement par leur physique, mais « aussi par leur férocité — bien qu'ils « vécussent en inimitié mortelle avec ces « loups — étaient équipés selon les mêmes « principes, bien que de façon plus légère. « Des troupes de gamins, nus, bruyants et « toujours en mouvement, s'égayaient dans

(1) Cette peinture représentait sans doute les attributs particuliers de la famille et servait de marque de propriété. Parkman ne le dit pas, mais nous avons vu cette coutume demeurer chez les Sioux du Canada.

« la prairie, s'exerçant au tir de l'arc sur
« tous les petits animaux qu'ils rencontraient.
« Des jeunes squaws, élégantes et joyeuses,
« les joues fardées d'ocre ou d'argile rouge,
« habillées de tuniques de peau de daim à
« franges, brodées de piquants de porc-épic,
« caracolaient sur des ponies qu'elles mon-
« taient à califourchon, à la mode masculine.
« De vieilles sorcières, maigres et décrépites,
« l'opprobre de la tribu, sales et hideuses,
« juraient après les chevaux paresseux ou
« injuriaient les chiens désobéissants, d'une
« voix qui ressemblait au ululement de
« l'orfraie. Les guerriers, pour la plupart à
« cheval, étaient armés de boucliers en peau
« de bison blanchie à la chaux, de lances
« garnies de plumes, de massues, d'arcs et
« de carquois bien garnis de flèches à pointes
« de silex. Les plus vénérables de la troupe,
« drapés dans leurs couvertures de bisons,
« marchaient en groupe, d'un air important,
« bavardant, riant et échangeant des plai-
« santeries. »

Ils étaient là plus de deux mille guerriers, dont le nombre grossissait sans cesse. Chaque jour, de nouveaux clans venaient se joindre à eux. La route zigzaguait. Le pays changeait de nature. Ce n'était plus cette prairie ondulée et facile, que les deux frères avaient traversée au cours de l'été, dans un voyage

de trois ou quatre cents lieues. Le terrain devenait accidenté, plus broussailleux. Il fallait à chaque instant traverser des torrents rapides, tributaires de la rivière du Yellowstone.

Le douzième jour de cette marche les mena en vue des montagnes. C'était le 1er janvier 1743. Leurs yeux aperçurent pour la première fois une chaîne, qui ne peut être que celle qui est connue sous le nom de *Bighorns chain* (Montagne aux Mouflons) et qui couvre une partie des Etats américains du Montana, du Wyoming et de l'Idaho. Cinquante lieues de plus et ils eussent découvert l'une des merveilles de la nature, cette région de geysers et de pierres curieusement travaillées par l'érosion, qui forment l'actuel parc national du Yellowstone.

Spectacle grandiose. Certes, ils étaient habitués aux chutes d'eau imposantes, aux paysages de rochers, qui abondent dans le Bas-Canada. Mais ils ignoraient ces hautes montagnes, où certains pics dépassent quatre mille mètres, où des glaciers creusent leur lit entre des murailles de rochers. « Ces montagnes » écrit le Chevalier, « sont bien boisées de toute espèce de bois et paraissent fort hautes. » C'étaient de belles forêts de pins et de sapins, de beaux chênes et un sous-bois de genevriers, qui, même sous la neige, donnait une belle couleur verte à la nature.

Cependant, ils n'étaient même pas encore au pied de la chaîne principale.

Les Gens de l'Arc s'arrêtèrent et tinrent conseil. Les Français furent invités à ce conseil. Que fallait-il faire des femmes et des enfants ? Comment fallait-il attaquer l'ennemi ? Il fut convenu que le Chevalier se joindrait aux guerriers avec les deux Canadiens qui l'accompagnaient, tandis que Pierre demeurerait avec les bagages.

Une campagne d'hiver était tout à fait contre la nature des Indiens. Elle n'avait pu être décidée que sous le coup de la colère. Elle offrait cependant l'espoir d'une surprise complète. Les Gens de l'Arc se flattaient de tomber à l'improviste sur leurs ennemis et de les exterminer.

Le 8 janvier, ayant trouvé un lieu propice au campement, où l'eau et le bois étaient en abondance, l'on s'arrêta pour y établir un village où femmes et enfants demeureraient, tandis que les guerriers continueraient leur marche. Pierre demeura là avec les bagages, cependant que le Chevalier, fidèle à sa promesse, se joignait aux guerriers, sans, cependant, avoir l'intention de combattre des gens qui ne lui avaient jamais rien fait.

Il est facile de comprendre comment ils avancèrent, à cheval, à travers le territoire ennemi, couverts par des éclaireurs et des

flanqueurs. Leurs mouvements semblent avoir été faits avec une extrême prudence, car ils mirent encore douze autres jours avant d'atteindre le pied même de la chaîne principale. Le Chevalier en contempla les sommets d'un air d'envie, ne doutant pas que, de là, il pourrait apercevoir le Pacifique. Il ignorait qu'il en était encore éloigné de quatre ou cinq cents lieues.

Le Chevalier et ses deux compagnons canadiens s'étaient donc joints aux guerriers indiens. Comme nous l'avons dit, ceux-ci étaient couverts par des éclaireurs. L'on espérait ainsi surprendre les Gens du Serpent dans la quiétude de leurs quartiers d'hiver.

A la grande consternation des Gens de l'Arc, les éclaireurs annoncèrent qu'ils avaient trouvé le village abandonné, sans doute de façon précipitée, car les loges étaient encore debout et la plupart des ustensiles n'en avaient pas été enlevés. Cela eût pu être interprété comme un signe de panique. Les Gens de l'Arc le prirent différemment. Ils s'imaginèrent qu'ayant éventé leurs projets, les Gens du Serpent avaient pris les devants et, passant à l'attaque, avaient décidé d'effectuer un raid sur le camp où les Gens de l'Arc avaient laissé femmes et enfants. En vain, leur chef les harangua, avec l'éloquence chère aux sauvages — nous pourrions dire à

tous les primitifs et à tous les ignorants. « Prends l'éloquence et tords-lui le cou », a dit Verlaine. L'avis du chef ne put prévaloir. L'indiscipline décida d'une retraite qui, au dire du Chevalier, ressembla à une déroute. Si l'approche avait été exécutée en bon ordre, il n'en fut pas ainsi de la retraite. Chacun tira de son côté. Le Chevalier note encore que les chevaux, si bons qu'ils fussent, étaient exténués et avaient peu à manger. Songez que le sol était couvert de neige.

Le chef des Gens de l'Arc, fidèle à l'amitié, ne voulut point se séparer du Chevalier. Mais, celui-ci, chevauchant à ses côtés, s'aperçut un jour que ses deux compagnons canadiens avaient disparu. Quittant le chef indien, il se mit à leur recherche. Il les trouva assez loin derrière, se reposant tranquillement à l'orée d'un bois, bien confortablement abrités du vent, faisant paître leurs chevaux, et complètement insouciants du danger.

Il en était à les admonester lorsqu'il avisa un parti d'une quinzaine d'Indiens, Gens du Serpent. Ceux-ci, devant la panique de leurs ennemis, avaient repris courage et passaient à l'offensive. Ces sauvages, couverts de leurs boucliers, se glissaient de broussaille en broussaille pour arriver à portée des traits des Français. Nullement émus, le Chevalier et ses deux hommes les attendirent de pied

ferme. Lorsqu'ils furent à belle portée, les trois Canadiens ouvrirent le feu sur eux. C'était la première fois que ces sauvages entendaient la décharge des armes à feu. Croyant à quelque sortilège, ils prirent peur et s'enfuirent.

La situation n'en était pas moins critique. Les trois Français tentèrent de rejoindre le chef et sa bande. Mais l'endroit où ils se trouvaient avait été balayé de toute neige par le vent. Le sol, durci par le gel, ne conservait pas d'empreintes. Le pays leur était totalement inconnu. Ils ne rencontrèrent pas le chef. Mais, après deux jours de marche, le 9 février, ils tombèrent sur le village où étaient demeurés femmes et enfants, et où Pierre les attendait. Le camp n'avait pas été attaqué. La panique des sauvages avait été sans raison.

Ils devançaient le chef et ses guerriers, qui n'étaient pas encore arrivés. L'inquiétude régna bientôt à leur sujet. Car, le lendemain, un chasse-neige, ou blizzard, d'une effroyable intensité, se déchaîna sur la plaine et sur la montagne. La neige, poussée avec violence par le vent, faisait régner ces ténèbres blanches — c'est la seule expression qui puisse exprimer la réalité — à travers lesquelles aucun être humain ne peut s'aventurer sans danger de s'égarer et de périr de froid. La température était naturellement très basse.

Le chef et ses guerriers, « plus morts que vifs », note le Chevalier, n'arrivèrent au camp que cinq jours plus tard, alors que l'inquiétude, à leur sujet, y était grande. Il faut saluer ici un trait de solidarité. Les sauvages s'étaient exposés pour tenter de retrouver le Chevalier et ses deux hommes. A cet effet, ils avaient fait un vaste circuit et continué leurs recherches jusqu'au moment que le blizzard les avait rendues impossibles. Ils s'en revenaient tristement, tenant leurs amis pour morts. Au dire du Chevalier, l'honnête chef oublia toutes les misères qu'il avait endurées, dans sa joie de retrouver ses amis blancs sains et saufs. Son chagrin, nous dit La Vérendrye, se tourna en joie et il n'y avait manifestation d'amitié et caresses qu'il ne leur prodiguât.

Cependant, une grande déception assombrissait le cœur des deux frères.

Une fois de plus, ils sentaient que la découverte de la mer de l'Ouest leur échappait.

XIII

LE RETOUR DES DEUX FRERES

L'insuccès de l'expédition contre les Gens du Serpent dispersa les clans alliés. On leva le camp. Le grand chef et les siens reprirent lentement le chemin du Sud-Est, vers les territoires qu'ils habitaient d'ordinaire. Marche pénible, au surplus, à travers les bancs de neige formés par le récent *blizzard*.

Le 1er mars, le chef ayant appris au deux frères qu'on approchait du village d'hiver d'une tribu nommée « Les Gens de la Petite Cerise », Pierre dépêcha vers ce clan l'un des deux Canadiens, avec un guide fourni par les Gens de l'Arc. Le 10 mars, les envoyés s'en revinrent. Ils apportaient un message amical. Les Gens de la Petite Cerise invitaient les Français à leur rendre visite.

D'après Parkman, le guide le plus sûr en ce qui concerne les tribus indiennes, les Gens de la Petite Cerise étaient probablement

un autre clan sioux et devaient leur nom à ce qu'ils mélangeaient des merises à leur pemmikan. Nous avons dit plus haut que cette coutume d'introduire des baies dans cette viande de conserve répondait à un besoin instinctif de protection contre le scorbut. Il s'agissait de se protéger contre la carence de vitamines. Les savants français de l'époque ignoraient les vitamines. Mais les sauvages, sans entrer dans le domaine de la théorie, savaient parfaitement que les fruits étaient nécessaires à leur santé.

Il semble bien que le chef des Gens de l'Arc se soit pris d'une réelle affection pour les deux frères. Au dire du Chevalier, il les supplia de demeurer avec lui. Devant leur ferme volonté de partir, il leur fit promettre de revenir le voir, leur fixant même un lieu de rendez-vous. Il ne semble pas qu'ils aient pu tenir cette promesse.

Le village des Gens de la Petite Cerise se trouvait sur les bords du Missouri. Les deux jeunes gens y séjournèrent quelque temps et cette nation scella, avec les Français, un pacte d'amitié. Là, il apprit de ses nouveaux amis que les Espagnols ne se trouvaient qu'à vingt jours de cheval du camp. Probablement vers le Texas. On parlait aussi d'un Français isolé. Il faut se rappeler que les établissements fondés par Cavelier de la Salle et,

entre autres, celui qui est devenu la grande ville de Saint-Louis, n'étaient pas à une distance considérable, dans la direction du Sud-Est. Pierre envoya à sa recherche, mais, sans aucun succès.

Il fallait prendre possession.

Les bagages de Pierre contenaient des plaques de plomb, préparées à l'avance sur une face, portant les noms du roi, du marquis de Beauharnais et de Pierre Gaulthier de Varennes de la Vérendrye, leur père. Sur l'autre face, ils gravèrent au couteau leurs noms, le nom des deux Canadiens qui les accompagnaient, Louis la Londette et A. Miotte, ainsi que la date : 30 mars 1743. Ils enterrèrent ce témoignage sous une pyramide de pierres.

Il est intéressant de noter qu'en février 1913, des écoliers en promenade trouvèrent cette plaque près d'un village de l'Etat du Sud, Dacota, Fort Pierre. Cela ne signifie d'ailleurs pas absolument que ce soit l'endroit où s'élevait la pyramide. Il est fort possible que les Indiens eussent, quelque jour, démoli le monument, emporté la plaque et l'aient perdue au cours de leurs périgrinations. Car, si l'on s'en rapporte à la carte dressée par Parkman, qui connaissait bien la région et fut certainement l'homme le mieux placé pour retrouver les traces des deux explora-

teurs, le village des Gens de la Petite Cerise devait se trouver bien près de l'endroit où s'élève aujourd'hui la ville d'Omaha, dans l'Etat du Nébraska, peut-être, même, plus au Sud. Nous ne pouvons nous livrer qu'à des conjectures à ce sujet.

Dans les premiers jours d'avril, les deux jeunes gens remontèrent à cheval. Leurs bêtes s'étaient refaites à manger l'herbe nourrissante de la prairie américaine. Ce voyage dut être un enchantement. C'est l'époque de l'année où les oiseaux migrateurs remontent au Nord. Les canards, les oies, les sarcelles, les pluviers devaient s'ébattre gaiement sur les bords du Missouri qu'ils remontaient.

Ils parvinrent ainsi, le 18 mai, au village des Mandanes, où ils prirent quelques jours de repos. Là, des tribus des Sioux de l'Est semblent les avoir assaillis. Aussi attendirent-ils le passage d'une troupe d'Assiniboines qui se rendaient justement à Fort la Reine, pour voyager en leur compagnie. Ils furent, en effet, attaqués sur leur route et durent livrer un combat au cours duquel les Assiniboines eurent quelques morts.

Ils arrivèrent à Fort la Reine le 2 juillet. La Vérendrye était dans de mortelles alarmes. Il y avait plus d'un an qu'il était sans nouvelles de ses fils.

XIV

L'INGRATITUDE

L'on est effrayé du jugement des hommes, lorsque l'on lit tel passage de la lettre par laquelle Maurepas, le ministre, accuse réception, à Beauharnais, du journal du Chevalier.

« *J'ai* », écrit-il, « *examiné le journal du* « *fils du sieur de la Vérendrye. Mais il s'en* « *faut de beaucoup que j'y aie trouvé quel-* « *que chose de satisfaisant.* »

Rien de satisfaisant ! Demandez aux Américains le prix qu'ils attachent à ces Etats si prospères qui s'appellent le Dacota du Nord, le Dacota du Sud, le Montana, le Wyoming, le Nebraska. Cinq ou six fois la superficie de la France. Cela, s'ajoutant à cette prairie canadienne, découverte du père. Tout le grenier à blé de l'Amérique du Nord. Quelques encouragements, quelques secours d'argent, les deux frères reprenaient leur expédition,

poussaient à travers les Etats actuels de l'Idaho et de l'Orégon, jusqu'à cette mer convoitée, donnaient à la France les richesses forestières, fluviales et minières des Montagnes Rocheuses, leurs bois, leurs minerais et leurs pêcheries. Mais Sully n'avait pas compris Champlain. Mais Colbert n'avait pas compris Cavelier de la Salle. Mais Maurepas, bien moins grand qu'eux, ne pouvait comprendre les La Vérendrye. Le lendemain du jour que Napoléon avait cédé aux Etats-Unis cette Louisiane, qui comprenait seize des plus beaux Etats actuels de la Grande République Américaine, Clarke et Lewis, équipés, ravitaillés, aidés de toutes les façons par leur gouvernement, reprenaient la route tracée par Pierre de la Vérendrye et son frère, et poussaient, cette fois, jusqu'au Pacifique. Mais c'étaient d'intrépides Français, dénués de tout, livrés à eux-mêmes, qui leur avaient montré le chemin.

La Vérendrye était en droit d'attendre une récompense ; par exemple, cette croix de Saint-Louis. En fait de récompense, il tombait en disgrâce. Au moment que cette famille de découvreurs venait de donner un nouvel empire à la France, Versailles lui adjoignait, d'office, un certain lieutenant Demuy, totalement ignorant du pays et que La Vérendrye était tenu de nourrir et de solder de ses deniers.

Maurepas écrivait à Beauharnais, qu'il « *était nécessaire de prendre des arrange-* « *ments pour savoir à quoi l'on doit se tenir* « *à l'égard de La Vérendrye* ». Ce Demuy était simplement un espion.

La noblesse d'âme de Beauharnais, son amitié persévérante agirent une fois de plus. Il retarda le voyage de Demuy.

Cependant, La Vérendrye, sur la soixantaine, entreprenait une fois de plus le long, pénible et dangereux voyage de Fort la Reine à Québec.

Comme devait, quelques années plus tard, en 1750, l'écrire à Maurepas, le Chevalier de La Vérendrye, au Canada plus encore qu'ailleurs, l'envie était à la mode et il était malaisé d'y échapper.

Ce privilège de traite qui avait été accordé à La Vérendrye en compensation de ses débours l'avait, par un retour dérisoire de la fortune, conduit à la ruine totale. Une fois de plus, l'histoire de Cavelier de la Salle se répétait. L'envie, la jalousie des concurrents s'attachaient à leurs pas. Remarquons-le avec force, puisque nous en avons l'occasion : la jalousie est le vice capital de la France et l'une des principales causes de ses désastres.

La Vérendrye le sentit si bien, à son arrivée à Québec, qu'il remit à Beauharnais sa démission. Découragement ? Non ! Dégoût ?

Peut-être. Plus probablement, fierté. Ces deux hommes qui s'estimaient et s'aimaient, qui étaient à peu près du même âge, qui avaient, l'un et l'autre, été en butte à la persécution, se regardèrent tristement, sans un mot. Ils se comprenaient.

Beauharnais nomma donc au commandement des territoires de l'Ouest M. de Noyelles, qui n'avait jamais de sa vie vu un Sioux, ni un Mandane, mais dont le choix plaisait à Maurepas.

Après quoi, le gouverneur, sachant bien qu'il allait suivre son ami dans sa disgrâce, écrit au Ministre :

« *Cet officier (La Vérendrye), Monseigneur,*
« *m'a paru dans la dernière des mortifica-*
« *tions, de ce que l'on ait essayé de donner*
« *à la pureté de ses sentiments, pour parve-*
« *nir à cette découverte, un caractère opposé*
« *aux vues qu'il avait. Je ne prendrai point*
« *la liberté d'entrer dans le détail des rai-*
« *sons qui peuvent justifier sa conduite, mais*
« *je ne puis lui refuser les témoignages qui*
« *me paraissent lui être dus ; qu'il n'a dans*
« *cette découverte fait que l'avantage de la*
« *colonie, sans qu'il ait occasionné aucune*
« *dépense à Sa Majesté. Que l'idée qu'on*
« *s'est faite des biens qu'il avait amassés*
« *tombe d'elle-même par l'indigence où il est.*

« Je vous supplie, Monseigneur, de lui
« accorder des marques de vos bontés.

« Je ne connais aucun endroit par lequel
« il ait pu mériter la mortification qu'il a eue
« de n'être point avancé, et j'oserais même
« ne l'attribuer qu'à l'oubli que vous avez
« fait, Monseigneur, de la proposition que
« j'ai eu l'honneur de vous faire du Sieur
« de la Vérendrye comme le plus ancien des
« Lieutenants et le Sujet qui me paraissait
« être le plus digne des grâces du Roy. En
« effet, Monseigneur, six années de services
« en France, trente-deux en cette colonie,
« sans reproches du moins que j'en sache
« aucun à lui faire, et neuf blessures sur le
« corps, étaient des motifs qui ne m'ont pu
« faire balancer à vous le proposer pour rem-
« plir une des compagnies vacantes. Et si j'ai
« lieu de me flatter, Monseigneur, que vous
« étiez persuadé que je n'admettais sur mes
« listes que des officiers capables de servir et
« qui mériteraient vos bontés, c'était parti-
« culièrement dans l'attention que vous au-
« riez bien voulu faire en faveur du Sieur de
« la Vérendrye. »

Cette lettre, si noble, si hautaine de ton, même, d'une telle liberté en même temps que d'une telle dignité, est datée de Québec, le 17 octobre 1744.

Rien ne montre mieux l'ingratitude et

l'exaspération des Canadiens. Les procédés de Versailles devaient, hélas ! créer quelques années plus tard, à Montcalm, des inimitiés et des jalousies aussi injustes que l'étaient celles contre lesquelles ces inimitiés et jalousies réagissaient et amener la France à perdre le Canada.

XV

UNE REPARATION TROP TARDIVE

Les fautes se paient.

La France a perdu par ses fautes l'empire de l'Amérique du Nord. D'abord, bien plus peuplée que l'Angleterre, elle eût pu, sans dommage, couvrir le Nouveau Monde de ses fils. L'ingratitude, la création du découragement, la perpétuelle bienveillance à l'égard de la jalousie et de la calomnie devaient, quelques années plus tard, faire éprouver à Louis XV la perte cruelle du Canada.

Les avertissements n'ont point manqué.

Comme une punition à l'adresse du ministre si peu clairvoyant, les Sioux brûlèrent et détruisirent le Fort Maurepas. Un La Vérendrye eût pu les tenir en ordre. Les sauvages, comme tous les autres hommes, n'obéissent volontiers qu'à l'homme qu'ils admirent. Le titre, le grade ne suffisent point à faire un chef. Il y faut l'âme. Il faut

être énergique, ne jamais se décourager. Il faut vivre d'idéal. Il faut savoir ce que l'on commande. Il faut peser, évaluer, mesurer, jauger les hommes que l'on a sous ses ordres. Il faut savoir tirer parti des médiocres, sans se plaindre de leur médiocrité. Il faut être juste. Il faut se montrer plus dur à soi-même qu'à ses subordonnés. Il faut vivre de privations, lorsque ces subordonnés vivent de privations. Il faut avoir froid lorqu'ils ont froid. Il faut être au danger lorsqu'ils sont au danger. Il faut s'oublier et ne penser qu'à eux. Le chef n'est la tête que s'il est aussi l'exemple. Ce secret, qui fut celui de La Vérendrye, est aussi celui de tous les grands meneurs d'hommes.

M. de Noyelles, qui n'était pas un chef, se montra fort au-dessous de sa tâche. S'il fallait trouver une devise pour La Vérendrye, la meilleure tiendrait en ce simple mot : désintéressement. Il ne semble pas que M. de Noyelles ait été désintéressé. Il pensait, lui, aux fourrures. Il avait sa fortune à faire, alors que La Vérendrye avait renoncé à la sienne en faveur du but à atteindre.

Cette tâche était difficile. La rivalité franco-anglaise, qui durait depuis plus d'un demi-siècle déjà et embrasait l'Amérique du Nord, avec autant de violence et plus de cruauté que l'Europe, avait son retentissement dans

l'Ouest. Les Indiens le savaient et n'en respectaient pas plus, pour cela, les Blancs. Il eût fallu l'empire que La Vérendrye avait pris sur eux, Cris, Mandanes et Sioux pour y parer. Et, lorsque la difficulté de la situation apparut au nouveau commandant, le cœur lui manqua. Comme le fait remarquer M. Robert Rumilly, l'un des meilleurs biographes de La Vérendrye, « tout le monde n'est pas né pour l'épopée ». M. de Noyelles ne l'était pas.

Beauharnais le savait. Il savait aussi que La Vérendrye était le seul homme qui pût faire face à la situation. La démission de M. de Noyelles, qu'il avait peut-être prévue, lui donnait, une fois de plus, raison. En transmettant au ministre cette démission, il mit en avant le nom de La Vérendrye.

Il écrivait à Maurepas :

« *Cet officier* (La Vérendrye) *est plus*
« *qualifié que quiconque. Il a une meilleure*
« *connaissance des sauvages, parmi lesquels*
« *il a passé quatorze ans. Il est doux et*
« *ferme et le plus apte à obtenir d'eux les*
« *renseignements nécessaires pour le progrès*
« *d'une découverte qui n'a pas avancé d'un*
« *pas depuis deux ans, dans les mains du*
« *Sieur de Noyelles.* »

Beauharnais espérait avoir une satisfaction immédiate. Ce en quoi il se trompait. Il

envoya copie de cette lettre à La Vérendrye. Le Découvreur — ses amis, rares d'ailleurs, l'appelaient ainsi — était à Montréal. Il s'y reposait et il en avait besoin. La soixantaine avait raidi ses articulations. Ses blessures lui faisaient mal. Il sentait parfois la fatigue. Sa santé faiblissait. Seuls demeuraient jeunes et intacts en lui ce cœur généreux et cette foi ardente.

Il répondit :

« *Mon intérêt personnel, je serai toujours* « *prêt à le sacrifier pour le service du Roy.* »

Phrase sincère, et qui peint son homme. Un La Vérendrye vit et meurt de se dévouer. Il avait passé l'âge de la rancœur. Sa foi, son rêve, son énergie le détournaient des dégoûts stériles. L'âme d'un homme vraiment grand baigne dans la sérénité. On peut toujours tenter un nouvel effort. Car l'effort porte en soi-même sa récompense.

Versailles, cependant, tenait rigueur à Beauharnais de sa franchise. Beauharnais fut rappelé. C'était un honnête homme, et, par cela même, gênant pour cette cour corrompue.

On lui désigna comme successeur au gouvernement général du Canada un marin, dont le nom, dix ans plus tard, devait devenir fameux, un soir de bataille : le comte de La

Galissonnière. Celui qui arrivait au Canada devait, à Minorque, vaincre la flotte anglaise, dans des conditions telles que Londres crut — à tort — à la trahison, et, de dépit, envoya à l'échafaud le malheureux amiral de Byng, à qui La Galissonnière venait d'infliger un sanglant désastre.

La Galissonnière avait bien des raisons de comprendre La Vérendrye. Il était honnête homme. Il était intelligent. Il était juste. Enfin, sa carrière de marin avait été entravée par la jalousie. Se penchant sur le cas de La Vérendrye, il flaira aussitôt la vérité.

L'un des premiers soins du nouveau gouverneur fut de se livrer, sur l'explorateur, à une enquête minutieuse. Il interrogea, compara, vérifia, jugea, et, en fin de compte, envoya au ministre un rapport.

Il concluait ainsi :

« Il m'apparaît que tout ce qu'on vous a « rapporté, quant au Sieur de La Vérendrye, « est entièrement faux. N'importe quel officier « qui serait employé à cette tâche serait « obligé de consacrer une partie de son « attention au commerce, aussi longtemps « que le Roy ne lui fournit pas d'autre « moyen de subsistance. Le système peut « n'être pas bon, mais c'est un mauvais « moyen d'encourager les explorateurs que « de leur reprocher les petits profits qu'ils

« *peuvent faire, ou de retarder leur promo-*
« *tion.*

« *...Ces explorations causent de lourdes*
« *dépenses, des fatigues et de plus grands*
« *dangers que les guerres régulières.*

« *Le Sieur de La Salle, le fils du Sieur de*
« *La Vérendrye, et beaucoup d'autres, qui*
« *ont péri dans ces aventures, en fournissent*
« *la preuve. J'ajouterai seulement, en ce qui*
« *concerne le Sieur de La Vérendrye, que je*
« *suis entièrement d'accord avec ce que le*
« *marquis de Beauharnais écrivit le 15 octobre*
« *1746.* »

Quelle lettre éloquente et terrible ! Est-ce un plaidoyer ? Est-ce un acte d'accusation ? L'un et l'autre. Versailles eût pu, et dû en faire son profit. Belle occasion de battre la coulpe, de s'écrier : « *Mea culpa* », de réformer les méthodes. L'on s'étonne qu'elle n'eût même point d'effet immédiat en ce qui concernait La Vérendrye. Il fallut encore que La Galissonnière, appelé à Versailles, y parlât, plaidât, tempêtât, accusât de vive voix. Il le fit avec autorité, presque avec colère. Alors, seulement, les ministres baissèrent la tête. Entraînés par l'exemple, ils firent un acte de courage, assez méritoire. Ils reconnurent qu'ils s'étaient sans cesse trompés.

Restait, cependant, à réparer ces années d'injustice. Le rapport de La Galissonnière les

rendait trop criantes. Il avait parlé à la Cour. Sa voix se faisait entendre. Le ministre dut s'exécuter.

La Vérendrye fut donc nommé capitaine de Marine. C'était le moins que l'on pût faire. Il était, de beaucoup, le plus aucien lieutenant de la Colonie. Quelques années plus tard, lorsque Montcalm lutta héroïquement pour défendre le Canada, il fallut bien constater que les nombreuses injustices commises par Versailles au détriment des Canadiens, et, entre toutes, la mauvaise volonté mise à nommer d'excellents officiers à des grades supérieurs, parce qu'ils étaient nés loin de la Cour, créèrent, entre les troupes françaises et les troupes canadiennes, une rivalité qui finit par anéantir l'œuvre militaire de Montcalm.

On donna aussi au Découvreur cette croix de Saint-Louis qu'il ambitionnait plus que tout, et qu'il méritait depuis Malplaquet.

Le plus important, au point de vue de l'œuvre, restait à faire. Il fallait donner un successeur au Sieur de Noyelles. Celui-ci parti, Pierre de la Vérendrye, l'aîné des fils, exerçait un commandement par intérim, mais sans aucun caractère officiel. Le peu qui avait été fait l'avait été, non par le Sieur de Noyelles, mais par les fils du Découvreur, depuis la disgrâce de celui-ci. Ainsi, le Che-

valier avait découvert, puis exploré, la rivière Saskatchewann. Il en avait suivi une partie importante du cours. Sa relation le montre à la Fourche, c'est-à-dire assez haut vers le Nord-Ouest, à l'endroit où s'élève aujourd'hui la ville d'affaires de Saskatown. Le Chevalier, faute d'appuis, ne put réaliser son désir de pousser plus haut, vers les sources de cette belle rivière, d'y bâtir un fort et de reprendre, de ce point, sa quête vers le Pacifique. Noyelle n'avait donc rien fait, sinon de créer le désordre. Harcelé, importuné presque, par l'insistance intelligente de La Galissonnière, le ministre se résigna à accorder à La Vérendrye de reprendre le commandement des forts de l'Ouest.

C'était la seule récompense qui pût tenter le Découvreur. Il se croyait encore jeune, comme son cœur ; fort, comme son âme. On nous le présente courant à Montréal et à Québec, de droite et de gauche, chez l'un, chez l'autre, faisant des projets, exposant ses plans, formant une nouvelle compagnie. Comme on le voyait bien en Cour, ceux-là mêmes qui, quelques mois auparavant, l'avaient calomnié, lui offraient leurs services.

Sans doute, il dut en éprouver la nausée. Mais, qu'importait ? La seule chose qui comptait, c'était de mener à bien la tâche. Il se promettait de visiter le pays que ses fils

avaient découvert. Il y édifierait des forts. Il remonterait avec Pierre et le Chevalier aux sources de cette Saskatchewann. Là, il établirait une tête d'étape, qui le mènerait au Pacifique.

Fort de son rêve, La Vérendrye écrivit au ministre, pour remercier ce dernier et lui exposer ses projets.

Feuilletons cette correspondance :

« *Je compte faire toute la diligence possi-*
« *ble pour aller hiverner au fort Bourbon,*
« *qui est le dernier au bas de la Rivière aux*
« *Biches de tous les forts que j'ai établis.*
« *Trop heureux, si, à l'issue de toutes les*
« *peines, fatigues et risques que j'ai essuyés*
« *dans cette longue découverte, je pouvais*
« *parvenir à vous prouver mon désintéresse-*
« *ment, mon grand zèle, aussi bien que celui*
« *de mes enfants, pour la gloire du Roy et*
« *le bien de la colonie.* »

Admirable lettre.

Mais, le 6 décembre 1749, alors qu'il vaquait à ses derniers préparatifs, il se sentit mal.

Quelques heures plus tard, mourait l'homme dont l'unique règle de vie avait été de « servir avec désintéressement ».

XVI

DESTIN DES FILS

Pierre et le Chevalier ont eu leur destin trop lié à celui de leur père, pour que nous arrêtions cet héroïque geste sur la mort du Découvreur. L'on pourrait, l'on devrait espérer que Versailles leur eût donné mission de continuer l'œuvre commencée par La Vérendrye.

La Galissonnière fut probablement le seul homme, avec Beauharnais, à comprendre l'immensité de la perte que la France et le Canada venaient de faire. Toutefois, le Découvreur mort, les fils survivaient. Le gouverneur nomma Pierre au commandement des forts de l'Ouest. Il fallait, cependant, que la nomination fût approuvée et ratifiée par Versailles.

Mais, avant que le ministre eût donné son agrément, La Galissonnière était rappelé. Cabale de Cour ! Ce grand marin avait un

grand défaut. Il était honnête. Les nominations, grâce à lui, avaient cessé d'être une source de revenus et de pots de vin. Il travaillait pour le bien général de la colonie et non plus pour l'intérêt particulier d'une meute d'hommes assoiffés d'argent. Comment le lui pardonner ? A Versailles, à Québec, il ne manquait pas de gens pour qui le Canada était une affaire. Il fallait un homme borné, léger, dépourvu de scrupules, avide d'écus. Il en existait un. C'était le marquis de La Joncquière, un incapable et un jouisseur, qui avait réalisé le tour de force, étant avare, d'être perdu de dettes. Il amenait avec lui une âme damnée. Il s'agit de ce sinistre intendant, François Bigot, qui pressura le Canada et dont le souvenir, près de deux siècles écoulés, demeure odieux aux Canadiens. Lors du dernier siège de Québec, alors que la population manquait de tout, Bigot volait le blé des pauvres pour nourrir ses trois cents faisans. Il fit plus, pour la défaite de la France, que Wolfe, l'héroïque adversaire de l'héroïque Montcalm, pour la victoire de l'Angleterre. La Joncquière et Bigot étaient venus au Canada, non pour servir, mais pour s'enrichir. S'ils eussent pu comprendre que la famille La Vérendrye avait peiné et souffert, non pour elle-même, mais pour la France, ils eussent été hommes à mé-

priser ces serviteurs. Mais La Joncquière, mais Bigot s'imaginaient — au rebours de la réalité (1) — que cet Ouest mystérieux était un inépuisable magasin de fourrures. D'après eux, les La Vérendrye avaient semé. Ils comptaient bien récolter. Bigot avait sa table, qu'il voulait somptueuse, et de belles et coûteuses amies. Il lui fallait beaucoup d'argent, pour en dépenser beaucoup. La Joncquière avait ses coffres à remplir. Il lui fallait aussi beaucoup d'argent, pour le thésauriser.

L'un des premiers courriers de La Joncquière au ministre, le 27 février 1750, — notez que le corps de La Vérendrye était à peine froid — est pour écrire au ministre qu'il valait mieux charger de cette affaire le Sieur de Saint-Pierre. Il donnait Saint-Pierre comme l'homme le mieux qualifié pour cela et connaissant le mieux l'Ouest. Double imposture. Saint-Pierre avait à son actif une fâcheuse histoire, dont l'avait blâmé Beauharnais (qui en avait, jadis, rendu compte à Maurepas), et il n'avait jamais mis les pieds dans les pays de l'Ouest. C'était un homme qui avait plus de courage que de droiture. Il se fit bravement tuer, quelques années plus tard, dans l'un des combats que Mont-

(1) Le nord de la province de Québec était autrement riche en fourrure que les pays de l'ouest.

calm livra contre les Anglais. Sa suprême recommandation, auprès de La Joncquière et de Bigot, était qu'il manquait de scrupules. Ces deux hommes tarés le reconnurent pour l'un des leurs. Comme il était prêt à toutes les basses besognes d'argent, ils le trouvèrent selon leur cœur.

Versailles n'avait jamais pardonné au nom de La Vérendrye d'avoir été obligé de reconnaître leur erreur. Les fils payèrent le redressement arraché par La Galissonnière.

C'est donc en vain que les frères de La Vérendrye réclamaient qu'on leur laissât au moins l'un des forts qu'ils avaient bâtis. Ils se déclaraient prêts à servir sous Saint-Pierre. Cette faveur, même, leur fut refusée. Mieux, Saint-Pierre les dépouilla de leurs biens personnels. Selon l'expression de Parkman, « ils furent volés d'une façon éhontée ».

Non, sans se plaindre !

Une lettre du Chevalier au Ministre, en date du 30 septembre 1750, nous révèle qu'il eut avec La Joncquière un entretien, au cours duquel il ne craignit pas de mettre au pied du mur le tout-puissant gouverneur.

« *Je suis un homme ruiné* », conclut-il.

Il avait plus de deux mille livres de dettes, contractées au service du Roi. Les biens sur lesquels il comptait pour les rembourser avaient été saisis par Saint-Pierre. Et, der-

rière Saint-Pierre, il y avait le gouverneur et l'intendant. Il n'avait grade que de second enseigne. Son frère aîné n'avait que le même grade. Le troisième, le dernier des fils, n'avait rang que de cadet.

Le plus heureux des quatre frères, disait encore le Chevalier, était celui qui était tombé sous les flèches des Sioux.

Pierre, le fils aîné, présenta à Rouillé, secrétaire et ministre d'Etat, un mémoire rédigé dans le même esprit.

Mais, tout cela, en vain.

Il leur fallut vendre leur dernier lopin de terre, pour apaiser des créanciers auxquels ils avaient fait gagner une fortune.

La Joncquière, toutefois, se crut grand seigneur en accordant à Pierre, comme seule compensation, le commandement d'un petit poste acadien, Beauséjour. Pierre y mourut dans un état voisin de la misère.

Le Chevalier, plus heureux, somme toute, eut, du moins, une fin digne de sa vie. Il périt dans un naufrage, au large de Cap-Breton, en novembre 1761.

Ainsi finirent les deux Français qui, les premiers des hommes blancs, avaient contemplé les Montagnes Rocheuses.

J'ignore le destin du troisième fils. Peut-être eut-il le bonheur de mourir au combat

Car la guerre était près d'éclater et la

France allait bientôt perdre ce pays magnifique, où s'était dépensé tant d'héroïsme et où, jamais, l'effort n'avait reçu d'autre récompense que celle qu'il porte toujours en soi.

Mais la semence française demeurait dans le sol canadien.

FIN

FINI D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE
A. COUESLANT
A CAHORS, LE
28 OCTOBRE 1941

4332.

Date Due

COUVERTURE
JEAN MURAT